

CHAPITRE VII

La descendance de Giovan-Paolo Ier ne s'était pas seule mise en relief ; Gentile Baglioni (l'ancien compétiteur de l'autorité familiale), marié sur le tard, avait laissé deux fils. Ils échappèrent aux responsabilités de son attitude, pour contribuer largement à l'illustration de leur Maison.

L'aîné, Astorre, naquit le 3 mars 1525 (*alias* 1526) et fut baptisé le mois suivant, en grande solennité, par l'évêque de Pérouse, Mgr Spinola, entouré des cardinaux de Cortone, légat du Pape, della Valle et de Santi Quattro, auxquels s'était joint le cardinal-dataire ; tout ce que Pérouse comptait de sommités dans la noblesse ou les lettres prit part à la fête. « *Dieu fasse que ce soit pour le plus grand bien de la Cité !* » souhaite Teseo Alfani en relatant la cérémonie. Le chroniqueur ne pouvait soupçonner à quel point son vœu serait exaucé. Une année s'était à peine écoulée, que le petit Astorre avait un frère, Adriano, appelé à devenir son émule à la tête des troupes.

L'enfance des fils de Gentile fut exposée à de sérieux dangers. Après l'assassinat de leur père, qui payait ainsi ses menées contre les Baglioni, eux-mêmes pouvaient se trouver compris dans les exécutions ; les clients du défunt les préservèrent. Grâce à leur concours, la veuve de Gentile, Giulia Vitelli, put gagner Spello puis Camerino, avec ses fils, dont l'aîné avait un an et demi et le cadet neuf mois à peine.

Peu après, les deux enfants sont transportés dans le royaume de Naples, près d'Ascanio Colonna, dont la bienveillance leur facilitera, en temps opportun, l'accès de la carrière militaire. Colonna tient compte « *du mérite de leurs ancêtres* » (*Ciatti*) et se charge des deux enfants, les faisant jouir des avantages et du titre de vice-ducs de Tagliacozzo, son propre État. Sur ces entrefaites, Orazio Baglioni tombait, l'épée à la main, au siège de Naples (1528). Aussitôt rassurés, les amis de Gentile font revenir Astorre et Adriano près de leur mère ; on les installe tous les deux à Città di Castello, où leur oncle Alessandro Vitelli, l'un des généraux réputés de l'époque, les initie à l'art de la guerre et même aux belles-lettres. Ses enseignements ne sont pas perdus ; Vitelli le constate à mesure que grandissent ses élèves, auxquels il veut attirer la protection du Saint-Siège. Quand son ami, le cardinal Alessandro Farnèse, eut été élu sous le nom de Paul III (**15 oct. 1534**), Vitelli s'empressa de lui présenter ses neveux en même temps que ses félicitations. Astorre avait à peine dix ans. Le Pape accueille avec bienveillance les fils de Gentile ; il confie l'aîné aux soins du cardinal Farnèse et le cadet à ceux du duc Ottavio, son neveu. Suivant ses recommandations, les deux Farnèse devront pourvoir à la situation de ses jeunes protégés auxquels leur mère prodiguait, entre temps, de sages préceptes. C'est donc à Giulia Vitelli que revient surtout le mérite d'avoir fait d'Astorre et d'Adriano des hommes « *de hautes vertus et valeur, comme ils le démontrèrent les armes à la main, prouvant qu'ils étaient vraiment les rejetons de cette illustre et généreuse Maison Baglioni.* » (*Frolliere*)

Mais alors Pérouse, se décidant à repousser le nouvel impôt décrété par Paul III, n'oubliait ni Astorre ni Adriano dans son appel aux Baglioni. L'âge des fils de Gentile rendait inutile une démarche de ce genre ; qu'auraient-ils pu faire, obligés qu'ils étaient des Farnèse ? L'occasion de s'aguerrir et de s'illustrer dans de meilleures conditions ne les fera pas languir.

Adriano, placé dans le milieu de bons capitaines et condottiers dont s'entourait Ottavio Farnèse, débute avant son frère. En effet, Guidobaldo d'Urbin se prétend alors héritier de Camerino, du chef de sa femme Giulia Varano, fille de Giovan-Maria, le dernier duc, et Paul III destinant le même État à Ottavio Farnèse rappelle l'incapacité des femmes à succéder aux fiefs ecclésiastiques. Engagées à ce sujet, les hostilités sont tout de suite défavorables au duc d'Urbin, qui cède au Pontife ses prétentions. Adriano Baglioni accompagnait son chef direct sur le territoire de Camerino ; il fit son apprentissage avec une condotta de 300 fanti, presque tous ses compatriotes et naguère au service de son père. Naturellement, le bénéfice du conflit échut à Ottavio Farnèse, créé duc de Camerino.

*
* *

Mais une campagne bien plus intéressante réunira les deux Baglioni sous le même drapeau : l'archiduc Ferdinand s'efforce d'endiguer l'invasion turque en Hongrie et prétend délivrer Pesth (**1540**), tombée aux mains des infidèles. Au nom de la Foi, il appelle à lui les seigneurs allemands et hongrois, qui le rejoignent en grand nombre, malgré les premières atteintes de l'hérésie luthérienne. Le Pape, ne pouvant rester neutre, envoie à l'archiduc 3.000 fanti sous les ordres d'Alessandro Vitelli. D'autre part, Charles-Quint, qui appréciait les capitaines italiens, comptait sur eux pour fournir des chefs à son armée cantonnée aux bords du Danube. Jean de Médicis la commandait et se vit bientôt entouré de nombreux amis.

On devine la joie d'Astorre et d'Adriano Baglioni, à la nouvelle de leur entrée en campagne sous la direction de Vitelli. Celui-ci concède à ses élèves une petite condotta de 300 fanti, Pérousiens pour la plupart, et sortis des fiefs des Baglioni ; c'est dire l'attachement de ces hommes à leurs officiers. On « *s'émerveillait* » dans l'armée en voyant le célèbre Vitelli, sans cesse accompagné de ses neveux au milieu des péripéties de la campagne. Les Baglioni se trouvaient à rude école et en firent leur profit, « *se montrant capitaines avant d'être soldats* ». (*Ciatti*) Leur conduite fut remarquée par Giovanni-Angelo de Médicis, commissaire et payeur du contingent pontifical ; ce fonctionnaire, appelé à devenir Pape sous le nom de Pie IV, prouva qu'il sait se souvenir.

Les sorties des Turcs, à Pesth, causaient de grands dommages, en particulier dans les troupes italiennes. C'est le moment, pour Astorre, de montrer son énergie ; il se lance en tête des colonnes d'assaut et voit tomber près de lui, atteint d'un coup d'arquebuse, l'officier qui plantait l'étendard chrétien sur la muraille. Astorre saisit cet étendard, le brandit pour encourager les soldats et le maintient sur la brèche. A ce moment, un Turc s'avance vers lui, la main tendue en signe de paix et s'adresse même au jeune Baglioni, pour le plaindre de s'être mis, lui Italien, au service d'un Empereur étranger. Astorre interrompt ses condoléances : répliquant qu'il combat pour la Foi du Christ, il marche l'épée haute sur son interlocuteur.

Hélas ! l'assaut, insuffisamment préparé par une artillerie mal pointée, s'achève en échec meurtrier pour les Impériaux. Toutefois, le cardinal Farnèse, informé de la conduite de son protégé, en est enchanté, et le Pape, mis au courant peu après, se réserve de récompenser Astorre. Celui-ci s'en aperçoit dès son retour à Rome avec le cardinal Farnèse ; il est envoyé par Paul III près du duc Pier-Luigi, à un poste de choix. Le jeune officier séjourne ainsi à Plaisance et à Parme (1546), mais doit s'en éloigner inopinément à la suite d'une altercation avec le comte Guilio Landi. Ce dernier ne paraît pas avoir joué le beau rôle dans l'affaire ; l'attitude de ses amis le prouve. Ils témoignent leur estime à son contradicteur et finalement, le duc d'Urbino, gendre de Pier-Luigi, arrange le différend, ce qui ne rend pas moins opportun le départ d'Astorre. Du reste, la campagne d'Allemagne va s'étendre aux dépens des protestants (1547) ; le fils de Gentile sera mieux à sa place sous les étendards de Charles-Quint, où il retrouvera son frère et d'illustres condottiers italiens.

Alessandro Vitelli commande l'infanterie, les escadrons marchent sous Giovan-Battista Savelli, Colonna-Pirro Baglioni (de Stipicciano) est conseiller de guerre ; autour d'eux sont groupés de nombreux contingents sous les Farnèse, Sforza, Monaldeschi, Orsini, Este, Conti, etc. Désormais entraînés, Astorre et Adriano comptent sur les faits de guerre pour s'illustrer ; la présence de leur cousin Rodolfo Baglioni, à la tête de la cavalerie du duc Cosme, pique leur émulation. Astorre marche sous la direction du cardinal Farnèse, sans quitter néanmoins son oncle Vitelli. Le cardinal lui a destiné une compagnie de 300 fanti ; mais Astorre, ayant exercé un plus important commandement lors du Siège de Pesth, décline l'offre dont bénéficie son cadet. Adriano est toujours sous les ordres d'Ottavio Farnèse, qui profite de son intimité avec l'empereur pour lui présenter son protégé, que Charles-Quint accueille avec de flatteuses paroles.

L'ennemi est en forces à Ingolstadt, sous les ordres de Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et de Philippe, landgrave de Hesse ; ces généraux ont en main 80.000 fanti, 10.000 chevaux, et 130 pièces d'artillerie. Dès les premiers contacts, la compagnie d'Adriano est aux prises avec l'avant-garde de Philippe de Hesse, qu'elle contribue à refouler. Cependant le combat s'aggrave au point que Vitelli charge pour seconder les siens ; Astorre l'accompagne, et son élan charme les soldats, qui voient ce débutant battre un officier ennemi. L'arrivée de Vitelli vient d'assurer le succès des Impériaux.

Mais voici qu'un nouvel incident oblige Astorre à quitter provisoirement le cardinal Farnèse. Un capitaine impérial s'était engagé envers le jeune officier à céder sa compagnie à un capitaine pérousin, ami de ce dernier ; puis le vendeur, se ravisant, cherche un biais pour ne point tenir sa parole. Comme il pressent, néanmoins, le ressentiment d'Astorre, il s'efforce de mettre dans son jeu le cardinal Farnèse, lequel accepte de calmer son protégé et le fait appeler. Astorre était, à ce moment, rentré dans son logement pour enlever son armure ; il arrive. En présence du cardinal et de nombreux officiers, on l'informe des prétextes invoqués par le capitaine vendeur pour renier son engagement : ses soldats, à l'entendre, refusent obéissance à l'officier pérousin. Astorre prend le motif pour ce qu'il vaut et donne à son interlocuteur un démenti formel. Grande colère du capitaine, qui ose frapper le fils de Gentile avec la toque qu'il tient en main. Dès lors, l'insulté ne se soucie plus du respect dû au légat et aux chefs de l'armée ; peu lui importe son âge, en face d'un vieux routier bardé de fer, alors que lui-même vient de quitter son armure. Il saisit son épée et menace son adversaire, tombé en garde, mais qui n'en est pas moins gratifié d'un bon coup sur la nuque. L'incident, survenu en pareille compagnie, était fort incorrect, mais il révélait de la part du jeune Baglioni une si ardente fougue que le légat s'abstint de sévir ; pour sauvegarder les convenances, Astorre est éloigné de lui. Mesure provisoire qui n'entraîne aucun ressentiment de la part du prélat. Bien mieux, quand ce même cardinal Farnèse retourne à Rome, après la campagne d'Allemagne, il tient à se faire accompagner par Astorre et Adriano, frère de celui-ci, ainsi que par leur cousin Rodolfo.

Astorre avait continué son service contre les hérétiques en se mettant sous les ordres de Charles de Savoie, prince de Solmona, général de la cavalerie (1547). Charles-Quint voulant dégager le Danube, centre d'opérations pour l'ennemi, l'action s'étend alors entre Ulm, Donawert et Augsburg. Ciatti raconte qu'au moment où l'état-major impérial discutait les divers moyens de l'engager, Adriano Baglioni chuchotait son opinion à son voisin, Ascanio della Corgna. L'Empereur s'en aperçut et sourit, voulant être informé de l'idée germée dans cette jeune tête. Fort embarrassé, Adriano cède aux encouragements d'Alessandro Vitelli et d'Ottavio Farnèse ; or, à la surprise de tous, son exposé est écouté par Charles-Quint, qui s'en montre satisfait et en tire parti. Au cours des hostilités, Astorre, aux côtés du prince de Solmona, assiste à la prise de Donawert et se lance l'un des premiers dans la place. Son attitude l'a popularisé parmi les soldats, qui disent de lui : « Que fait donc le Baglioni ? il joue avec la Fortune. » Peu après, le duc d'Albe organise une embuscade avec 3.000 arquebusiers à pied, postés dans un bois ; Adriano Baglioni est là, avec sa compagnie. Par ailleurs, le prince de Solmona, auquel incombe d'inquiéter l'ennemi, attaque les protestants et les attire au bon endroit par une retraite simulée. Quand l'ennemi s'est exposé au feu des arquebusiers d'embuscade, les cavaliers du prince chargent à fond, et Astorre, dans son élan, culbute un reître, brise la lance d'un autre et se fraie un passage à coups d'épée, jusqu'à ce qu'une secousse violente l'ait désarçonné. A peine étourdi, il se relève, châtie de main de maître celui qui l'a jeté à terre et ne court que mieux au fort de la mêlée. Cité

pour ce fait à l'empereur (déjà favorablement impressionné par la conduite des deux Baglioni), Astorre s'attire un élogieux pronostic : « *Celui-là, aurait dit le souverain, sera certainement un soldat hors de pair.* » Adriano ne s'était pas moins signalé, en tuant d'un coup d'arquebuse le capitaine du détachement ennemi. Charles-Quint appuya les éloges à son adresse d'une recommandation au cardinal-légat et lui remit un riche collier d'or.

*
* *

Sur ces entrefaites, Pier-Luigi Farnèse était assassiné à Plaisance (1547). Comme les Baglioni venaient de rentrer en Italie, Paul III appelle Astorre à Rome et l'en nomme gouverneur. Dans cette fonction, exercée pendant trois ans environ, le fils de Gentile s'attire l'estime générale ; à la mort du Pontife (1549), les cardinaux lui témoignent leur confiance absolue et ajoutent à son commandement le poste important du château Saint-Ange. Enfin Astorre est agréé à titre de reconnaissance publique, dans la noblesse romaine, transmissible à ses descendants, avec honneurs, prérogatives et immunités de ce patriciat ; de plus, on lui confère la dignité de sénateur. Ayant eu, dès le début de son séjour à Rome (1548), un millier de fanti sous ses ordres, Astorre figurait avec eux dans le festival offert par les cardinaux français, au peuple romain, à l'occasion de la naissance du duc d'Orléans (14 mars 1549).

Toutefois, le capitaine ne s'est pas laissé absorber par les seules préoccupations militaires. Il a été séduit par les qualités et le charme d'une jeune fille de la haute noblesse, alors fixée à Rome avec sa famille, Ginevra Salviati, dont le père, Lorenzo, avait pour frères le cardinal de ce nom et le Prieur de Rome, également cardinal un peu plus tard. La mère de Ginevra, Costanza Conti, appartenait à cette antique lignée romaine alliée naguère aux Baglioni par le mariage d'Ippolita Conti avec Giovan-Paolo Ier. Un jour, Ginevra, accompagnée de sa mère et de Francesca Petrucci, sœur du cardinal (et veuve d'Orazio II, Baglioni), se rendait à l'église Saint-Pierre pour vénérer la sainte Face et d'importantes reliques exposées à cette date de l'année ; Astorre rencontre la jeune fille au cours de son pèlerinage et, désormais, ne l'oubliera plus. Seulement, les Salviati avaient d'autres visées pour leur héritière. Le gouverneur de Rome, spolié par les séquestres et confiscations dus à l'attitude de son père, ne possédait pour tout bien que son épée ; ses « condottas » ne l'avaient pas enrichi ! Il va néanmoins tenter une démarche décisive quand, brusquement, son devoir de chrétien et de soldat l'oblige à s'éloigner.

Jules III, récemment élu, veut appuyer Charles-Quint contre le redoutable pillard qu'est le turc Dragut. Doria dirige l'expédition (1550) ; son plan est d'aller châtier les corsaires dans leurs repaires principaux, ce qui promet de chauds engagements. Don Garcia de Tolède, don Juan de Vega et le Grand Hospitalier, Claude de la Sangle, forment le conseil supérieur de l'armée chrétienne. Giovan-Battista del Monte, neveu du nouveau Pape, escompte l'occasion pour payer de sa personne, et Astorre lui promet son concours. Ensemble ils rejoindront le contingent pontifical, ne supportant pas de rester oisifs dans Rome, quand la bannière de la religion est au feu. Avant de quitter la jeune fille qui résume ses plus chères aspirations, Astorre charge son frère Adriano de plaider sa cause, en son absence, près des Salviati. Et comme de tels sacrifices ne supportent pas d'hésitation, lui-même, laissant le neveu de Jules III s'attarder à ses préparatifs, s'embarque sur une frégate légère avec quelques gentilshommes déterminés. Tout de suite, l'amiral Doria remarque l'intrépidité du nouvel arrivant, qui se signale à la tête d'un contingent florentin aux sièges de Kélibia et de Monastir (Tunisie). La prise de cette dernière ville n'aboutit qu'après de grandes difficultés surmontées par un imprudent assaut. Astorre, grâce à son élan et à sa perspicacité, retient l'attention des principaux de l'armée ; il a tué l'un des pachas et plusieurs infidèles ; on l'a même vu s'emparer d'une galiote par un beau coup d'audace. Bref, à l'assaut ou dans la mêlée, il n'a cessé de braver le danger.

Sur ces entrefaites, l'armée coalisée se porte sur Afrika, où de sérieuses déceptions la guettent. Décimés par la maladie, les hommes se laissent aller au découragement, précurseur des déroutes. Seul, le contingent de Malte, resté inébranlable, s'obstine à l'offensive ; sa fermeté va tout sauver. Don Garcia reçoit justement un millier de soldats toscans ; en même temps, deux fortes compagnies de Malte rejoignent La Sangle sous les ordres d'Astorre lui-même^{288/1}. L'assaut est décidé.

Par privilège indiscuté, l'Ordre de Saint-Jean réclamait toujours le premier rang. Les chevaliers forment donc l'avant-garde, autour de l'étendard « à la croix d'argent » porté par le commandeur de Giou. Près de lui, prennent place les commandeurs de Guimaraens et Coupier, avec Astorre Baglioni. « *Ces quatre vigoureux guerriers devaient se succéder dans le soutien de l'étendard et la direction de l'assaut, si de Giou*

^{288/1} Le prénom d'Astorre II Baglioni, souvent modifié dans les anciens textes, devient : Ettore, Estorre ou Hector. (voir Vermiglioli, *Biograf. degli Scrittori d'Ital.* I, note de la p. 80.) Farochoon adopte le prénom d'Ettore dans son ouvrage « *Les Chevaliers de Rhodes et de Malte* » p.309-310. Il ajoute (note 1, p. 309) : « *H. Baglione, homme de guerre de grand mérite, se signale encore à Malte et en Grèce ; puis fut autorisé à passer à Chypre avec un secours de la Religion, défendit brillamment Famagouste, avec le célèbre Bragadino, et eut la tête tranchée après la capitulation. Il était très pieux.* » Je n'ai pu relever le prénom d'Astorre, sous ses diverses formes, dans les listes des chevaliers de Malte. Le capitaine en question fut certainement aux sièges d'Afrika et de Famagouste. Ce qui semble étonnant, s'il n'était pas chevalier de Malte, c'est qu'on l'eût choisi, avec trois commandeurs de l'Ordre, pour porter l'étendard de Saint-Jean à l'assaut d'Afrika. Dans « *Chypre et Lépante* », Farochoon écrit encore (p. 108, note 1) que ce même Baglioni, chevalier de Malte, avait obtenu de servir à Chypre avec plusieurs de ses compagnons. « *Baglione (le chevalier Baillon, comme dit Brantôme) était de beaucoup le meilleur général de Chypre, et il le montra par tous ses actes.* »

tombait, frappé grièvement : « comme il est bien probable », avait dit tout haut La Sangle en leur donnant ses ordres. Cette élite était suivie du bataillon formé par les autres chevaliers et les volontaires. » (Farochon)

Les troupes de Naples et les Espagnols s'étant disposés pour marcher en deux échelons successifs, les trompettes sonnent et le canon se tait, pendant que la colonne de Saint-Jean se lance au pas de course. En un instant elle paraît sur la brèche. Dans le feu terrible qui l'accueille, les soldats, prêts à l'appuyer, aperçoivent l'étendard qui oscille, disparaît, se redresse encore, maintenu haut et ferme au milieu de la fournaise. C'est que de Giou, tout de suite atteint de deux coups d'arquebuse, était tombé sur les genoux. Il a jeté ce seul cri : « *A vous... Coupier !* » et Coupier brandissait la bannière... Astorre, suivi d'un groupe de Florentins et d'Italiens dévoués, chargeait en pleine mêlée, quand une pierre l'atteint violemment à la tête. Il roule inanimé à la merci des Turcs, mais son habituelle énergie lui permet encore de surmonter la douleur ; chancelant, il se relève, reprend ses sens et fonce de nouveau, entraînant ses hommes de la voix et du geste.

Déjà, les assaillants se ruent dans la ville envahie ; or, près des murs d'enceinte, Giordano Orsini, avec une poignée d'hommes, est cerné par une multitude d'Arabes. Astorre, apercevant la bagarre, saute sur un cheval de rencontre, galope à la rescousse et dégage ses compatriotes. Afrika est prise. Ses rues sont encombrées de morts et de mourants dans un épouvantable désordre (**10 sept. 1550**) : 1.800 tués, 7.000 prisonniers pris les armes à la main, constituent les pertes principales des Turcs.

A son retour à Rome, Astorre, acclamé par le peuple qui lui fait cortège, reçoit les félicitations empressées du Pape et des seigneurs. Mais ce qui lui tient plus à cœur dépend de Ginevra Salviati ; aussi est-il heureux de constater que non seulement Adriano, mais les personnalités qualifiées pour seconder ses projets, ne l'ont pas oublié. Jules III et son neveu (Giovan-Battista del Monte, très lié avec le prétendant), l'ambassadeur du duc Cosme, le général des Carmélitains Giovan-Battista de Rossi et d'autres importants intermédiaires, ont assuré le succès de sa cause, et d'autant plus facilement que la principale intéressée y a mis toute la bonne grâce désirable. L'alliance est bientôt conclue. Elle apparente Astorre aux ducs de Toscane et d'Urbin, ainsi qu'à la Reine de France : Catherine de Médicis ; Ginevra était en outre petite-nièce de Léon X et de Clément VII, Médicis tous les deux.

De son côté, Adriano Baglioni fixait son avenir en épousant Eleonora Baglioni, fille de Colonna-Pirro, des seigneurs de Stipicciano, adoptés par la maison Colonna dont ils portent le nom^{289/1}.

Mais se figure-t-on les Baglioni jouissant d'un peu de repos, fût-ce à l'occasion de leur mariage ? En ce qui concerne Astorre, l'appel du cardinal Farnèse (jadis si bienveillant pour les fils de Gentile) lui parvient peu après la cérémonie. Le souvenir des services rendus par les Farnèse dut impressionner les deux Baglioni, mais la cause pour laquelle on les enrôlait l'un après l'autre n'avait, à part cela, aucune chance de leur plaire. Il s'agissait de la résistance qu'Orazio et Ottavio Farnèse opposaient au Pape, dans les États de Pier-Luigi, leur père, litige qui remontait au pontificat précédent.

*
* *

Quand Pier-Luigi avait été assassiné (**10 sept. 1547**) à Plaisance, la ville, fortement agitée, s'était donnée à l'empereur (**12 sept.**) ; Parme, ne se montrant pas plus sûre pour l'Église, proclamait seigneur Ottavio Farnèse. Alors Paul III, tout Farnèse qu'il fût lui-même, prétendit remettre ces deux fiefs sous la dépendance ecclésiastique, mais il se heurta aux fils de Pier-Luigi : l'un, Orazio, se réclamant des Français ; l'autre, Ottavio, escomptant, pour s'adjuger tout l'État, l'appui de l'empereur son beau-père. Il groupa des forces considérables et accourut pour occuper Parme. Ces déboires affectèrent le Pape au point de le mener au tombeau (**10 nov. 1549**). Jules III son successeur, favorable aux Farnèse, ne pouvait néanmoins les ménager indéfiniment. Ottavio, menacé dans son pouvoir à Parme par le gouverneur de Milan, se tourna, lui aussi, du côté de la France ; alliance fort mal vue du Pape, qui n'avait pas réussi à l'empêcher. Jules III déclare Ottavio rebelle ; et l'empereur, réflexion faite, se décide à soutenir le Pontife son allié, en prenant divers territoires à ce même Farnèse. Puis, pour enlever au révolté toute prétention sur Camerino (au cas où il serait expulsé de Parme), le Pape concède cet État à son propre frère et nomme Giovan-Battista, fils de celui-ci, porte-étendard et général de l'Église. Alors Ottavio, chassé de Parme, se voit à la veille d'évacuer la Lombardie ; Orazio son frère perd le duché de Castro, que le capitaine-général Rodolfo Baglioni occupe au nom de Jules III.

Voilà dans quel guépier Astorre Baglioni était appelé à se jeter. A vrai dire, le cardinal Farnèse assurait au jeune marié que le duc Ottavio lui destinait le commandement de ses troupes. Mais les hésitations du capitaine résistaient à cette perspective, d'autant plus qu'il n'était pas sur place, comme Adriano son frère, dès longtemps au service d'Ottavio Farnèse. Enfin, les instances de son ancien protecteur décident Astorre, qui mande à ses officiers de rallier sa bannière et rejoint Ottavio Farnèse. Or, le commandement qu'on lui avait fait entrevoir n'était déjà plus disponible ; Paolo Vitelli en jouissait. Astorre déçu n'abandonne pas la partie ; il chevauchera en indépendant. Un jour, en compagnie d'Adriano son frère et de Jules d'Ascoli, il conduisait, par ordre, quelques troupes à pied et à cheval sur le territoire de Colornio, pour attaquer les cavaliers impériaux de Ferrante de Gonzague et du comte de Gaiazzo, quand, à la Fontanella, les gens des Baglioni, surpris par un gros d'arquebusiers, sont taillés en pièces ou mis en fuite. Ascoli, Astorre et Adriano tombent aux mains de l'ennemi et sont conduits sur le territoire de San Secondo.

^{289/1} F. Ciatti (*Vita d'Adriano Baglioni*), d'après P. Giovo, les considère comme une branche des Baglioni de Pérouse. (Voir : II^e Partie du présent ouvrage, aux Rameaux isolés, section X, annexe III. A.)

Informé du fait, Jules III, qui appréciait les fils de Gentile, s'empresse de leur faire rendre la liberté, par l'entremise d'Ascanio della Gorgna, l'un de ses capitaines. Pour toute condition, Astorre et Adriano s'engageront à ne plus servir les Farnèse ; obligation qui leur tire une épine du pied. Ils acceptent donc sans objection, et arrivent à Rome. Mais là, leur cas se complique : le Pape comptait, en raison du service rendu, les avoir à sa disposition, c'est-à-dire contre les Farnèse ; c'était s'illusionner sur leur caractère. En restant neutres, les Baglioni n'ont pas accepté de combattre des amis, dont ils ont eu trop à se louer. Tel est leur raisonnement et il leur vaut d'être écroués au château Saint-Ange.

Heureusement pour eux, de hautes influences s'emploient à les délivrer, après quelques jours de détention. Sitôt libre, Astorre court à Bologne, près de son ami Giovan-Battista del Monte (le neveu du Pape), gravement malade, et lui témoigne la plus sincère sollicitude. Puis, cédant à des instances réitérées, il accepte un commandement dans l'armée pontificale « avec 100 écus par mois et d'honorables traitements pour ses gentilhommes ». (Ciatti)

A ce moment, la campagne se continuait entre le Roi de France, protecteur d'Ottavio Farnèse, et l'empereur, uni au Pape. L'armée de Jules III, sous les ordres effectifs d'Alessandro Vitelli, entame le siège de La Mirandole (juin 1551). Près de cette place, au cours d'une escarmouche contre un convoi, Astorre est grièvement blessé au côté gauche. Un coup d'arquebuse défonce son armure, entraînant les éclats avec quelques fragments de velours du justaucorps, jusqu'à l'intestin qui est lésé. Rassemblant ses forces, le blessé se maintient en selle ; il rallie ses gens, mais à ce moment, ses forces le trahissent. Transporté dans une hôtellerie, il parvient, après un certain temps, à tracer quelques lignes destinées à sa femme. Les médecins désespèrent de le sauver, et ses amis qui l'entourent ne peuvent dissimuler leur émotion ; lui, ne faiblit pas. Il compte que « Dieu le gardera encore pour son service... » On réussit à lui faire gagner Bologne, puis, sur sa demande, Montevecchio où sa sœur Panta (Pantasilea), comtesse du lieu, le soigne avec la plus constante sollicitude. Elle conjure le danger.

Astorre convalescent se rend à Padoue pour suivre un traitement, et, quand ses forces le lui permettent, s'installe à Venise où de nombreux amis s'intéressent à lui. Matteo Dandolo, procureur de Saint-Marc et naguère ambassadeur à Rome, y avait connu Astorre gouverneur de la place. L'ayant apprécié, il s'empresse d'obtenir à son intention un grade élevé dans l'armée vénitienne. Astorre commande d'abord un millier de fanti et, en attendant son complet rétablissement, la République lui confie un gouvernement. Avec l'expérience acquise dans cette fonction à Rome et à Castello, le fils de Gentile devait satisfaire le Sénat ; il réussit même si bien que ses pouvoirs s'étendirent successivement à plusieurs villes empressées à le réclamer. Remettre les fortifications en état, apaiser les troubles, organiser l'administration civile et militaire, telles sont les principales occupations où se dépense l'activité d'Astorre à Bergame, à Peschiera, à Padoue, où les séduisantes qualités de Ginevra sa femme contribuent à lui mériter tous les suffrages. On le retrouve à Vérone où, pendant quatre années, il commande avec succès et fonde l'académie des *Filotimi*^{290/1} (1565), destinée à lui survivre jusqu'à nos jours. Son dévouement ne se dément pas et le gouvernement tient compte de ses observations pour les travaux défensifs d'Udine.

Dans l'intervalle laissé libre par l'exercice de ses fonctions, Astorre s'est rendu à Rome pour surveiller le règlement de ses propres affaires. Son frère Adriano intervenant alors dans cette question, j'aurai à y revenir. Paul IV reçut Astorre avec affabilité et lui offrit le commandement général de son infanterie. Le capitaine déclina l'offre fort avantageuse, mais qu'il estimait incompatible avec ses engagements envers Venise. Ce désintéressement est assez exceptionnel alors pour retenir l'attention. Le Pape approuva la réserve d'Astorre, qui recevait peu après le gouvernement général (Colonello) de Corfou et des territoires environnants, sous la dépendance vénitienne. La République lui donne ensuite le commandement général de sa cavalerie légère, dont l'équipement, le recrutement et l'organisation faisaient l'un des plus beaux corps militaires d'Europe. C'est que le nouveau chef était réputé pour savoir mettre en relief les troupes placées sous ses ordres. Pendant son séjour à Vérone, il avait fait assister Luigi Mocenigo, général des forces de terre ferme, à une revue si réussie, que ce dernier s'était empressé de transmettre ses impressions au gouvernement, dès son retour à Venise. Astorre recevait de ce fait une gratification de 1.000 écus. Après l'élection de Pie IV, les Baglioni réglèrent peu à peu leurs intérêts de famille, grâce au concours du Pontife, et Pérouse, s'intéressant aux princes dont elle est fière, attribue la charge honorifique de Chef de ses Prieurs à Adriano (1555 et 1569) et à Astorre (1560).

*
* *

Mais de graves soucis ne permettront pas à ce dernier de s'en occuper. Peu après la convention définitive concernant le patrimoine de sa famille, il est envoyé (1569) par la République à Chypre, avec mission de remettre Nicosie en état. Astorre va du reste être nommé gouverneur général de l'île entière. Il s'embarque en mars (*alias* avril 1569), arrive à Chypre à la fin d'avril et fait, le 1^{er} mai, son entrée solennelle à Nicosie. Que de difficultés l'attendaient, grâce à la direction imposée par la métropole ! A vrai dire, Venise, vouée à l'indifférence et à l'abandon des États chrétiens, ne pouvait guère compter que sur elle-même contre les Turcs ; seuls les secours du Pape lui étaient assurés. Dès lors, les déceptions subies par la République sont à sa décharge dans les responsabilités qui la concernent ; elles expliquent certaines des fausses manœuvres de sa politique.

^{290/1}

Cette Académie se fusionna en 1718, avec l'Académie Philharmonique aujourd'hui existante à Vérone.

Le premier soin d'Astorre fut (suivant Bonazzi) d'activer l'instruction des recrues, véritables brutes levées par Venise sur ses possessions les plus sauvages. Désireux de s'attacher les habitants pour s'en faire des amis et des auxiliaires, Astorre propose d'améliorer leur sort, car la République tyrannisait absolument les Cypriotes. Le général prétend, en outre, faire libérer une catégorie d'esclaves, maintenus tels par le gouvernement avec une irréductible âpreté. Sur ce dernier point il n'obtient pas gain de cause.

Toute son attention se fixe sur les parties du littoral exposées à un débarquement ennemi. Il signale comme particulièrement vulnérable le lieu dit « Les Salines », et prétend le mettre sans délai en état de défense. Malheureusement, ses arguments, approuvés par le provéditeur de Famagouste Bragadino, et par Tiepolo le grand juge, échouent devant l'entêtement du premier fonctionnaire de Chypre, Nicolo Dandolo. On verra les conséquences de ce fait quand 300 vaisseaux, unis aux bâtiments légers de la flotte ottomane, bloqueront l'île entière. Pour le moment, Singlitico, principal notable du lieu (connu sous le nom de comte de Rocas), abritant sa nullité pontifiante sous les distinctions honorifiques, appuie Dandolo qui, par réciprocité, permet à ce fantoche de tenir en respect les chefs de l'armée, auxquels il impose « *les décisions de sa présomptueuse ignorance* ». (Farochon)^{291/1}

Astorre ne se rebute pas. Devant l'incorrigible sécurité des habitants grecs et leur répugnance à travailler aux fortifications de Nicosie, il réunit ses gentilshommes, ses officiers et ses soldats et, à leur tête, va lui-même transporter les pierres aux bastions. La leçon est comprise ; non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants rivalisent d'ardeur à la besogne. On voit les clergés latin et grec, les moines et les religieux mettre « la main à la pâte ». Ce serait parfait si les travaux défensifs étaient seuls en cause. Mais le général déplore l'insuffisance de la garnison et veut que l'on recrute 8.000 chevaux dans l'île, susceptibles de servir à un corps de soldats par moitié lanciers et « escoupettiers ». Avec eux « *il se chargeait de rendre impossible le débarquement, si l'armée voulait l'appuyer de loin.* » (Farochon) Impossible de vaincre l'opposition du gouvernement local ; « *les discussions en vinrent à un tel point d'animosité, que le vigoureux guerrier, s'arrachant les moustaches de colère, jura qu'il irait se faire tuer seul, à la tête de ses clients, plutôt que de laisser le Turc pénétrer sans obstacle sur une terre chrétienne* ». (F.) Lui-même écrit au Sénat vénitien, spécifiant que la défense de Chypre exige 20.000 fanti et 4.000 cavaliers.

Emus par cette révélation, les sénateurs réunissent un conseil de guerre et, sans mentionner l'auteur du message, soumettent la question à leurs capitaines. Les avis sont partagés ; cependant, Girolamo Martinengo s'étant offert pour aller avec 2.000 hommes au secours de la colonie, chacun approuve et tient l'affaire pour réglée. Seulement, le dévoué capitaine allait bientôt succomber à Candie par suite de fièvres et, pour insuffisant qu'il fût, son appoint manquera aux Cypriotes. Un incident avait pourtant frappé les sénateurs. Quand, sur leur demande, les capitaines du conseil de guerre eurent établi le système de défense concernant Famagouste, leur plan se trouva concorder avec celui que proposait Astorre dans sa lettre parvenue précédemment. Cette unité de vue prouvait que le général, opérant sur place, était aussi entendu que le conseil entier. Telle fut l'opinion du Sénat, qui prétendit obvier à la parcimonie des renforts en augmentant les attributions de son condottier : il aura désormais toute l'artillerie sous ses ordres. Combien Astorre eût préféré à cette fiche de consolation l'envoi de quelques troupes, plus en rapport avec les nécessités de la situation !...

Voilà que la rivalité entre villes cypriotes se greffe sur le désaccord des hauts fonctionnaires. Famagouste, boulevard de l'île, était vouée à la principale attaque des Turcs ; elle envie donc les préparatifs destinés à Nicosie, la capitale. Enfin, les deux villes reçoivent une garnison égale, et les blés moissonnés leur sont répartis de même. Toutefois, Astorre prétend détruire le surplus des provisions et Dandolo s'y oppose, objectant que ce surplus doit être mis en réserve dans un port pour ravitailler les problématiques flottes de secours. Bien entendu, l'aubaine sera pour les Turcs.

Déjà, Astorre avait envoyé ses principaux gentilshommes, y compris son cousin le mestre-de-camp Frederico Baglioni, sur une galère commandée par Nicolo Donato qui devait gagner la Caramanie pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Ainsi fut fait, et l'équipage revint à Nicosie après avoir pillé divers points du littoral.

La flottille turque d'avant-garde paraît devant Paphos à la fin de juin (1570). Elle est commandée par Méhémet-Sciurocco, qui jette à terre deux bataillons, aussitôt culbutés par un escadron d'Epiotes. Mais c'était là simple reconnaissance des Turcs. Méhémet avait ramassé quelques prisonniers qu'il conduisit au général en chef Mustapha, occupé à faire son enquête. D'après les réponses des malheureux mis à la question, le général pointe sur Lefcara près de Limassol. C'est là que se portera le gros des forces conduit par Piali : 70.000 hommes dont environ 10.000 janissaires, 2.000 cavaliers, 30.000 pionniers ou conducteurs et le reste en infanterie. Les défenseurs de Chypre déplorent alors l'absence de cavalerie et le refus opposé à Astorre d'organiser plusieurs escadrons.

Mustapha se disposait à étreindre Famagouste, quand la délation d'un déserteur, l'avisant des discussions entre chefs chrétiens, modifie son plan. Il marche sur Nicosie (22 juil. 1570), flairant un butin considérable. En quinze jours, 100.000 hommes le rejoignent, prêts à assaillir les quelque 12.000 défenseurs de la place. A vrai dire, ce faible effectif aurait pu être triplé en armant les campagnards des environs, les habitants de la plaine, en fuite dès l'apparition de l'ennemi et réfugiés dans les gorges du Troilos. Astorre

^{291/1} « Parmi ces derniers, il y en avait deux hors de pair : Astor Baglione, commandant les troupes régulières, et le provéditeur Marc-Antoine Bragadino. » (Farochon)

s'était évertué à démontrer que leur appoint permettrait d'utiles diversions sur les flancs des Turcs ; mais Rocas et Dandolo avaient fait échouer cette proposition. Bref, dès le 22 août, les batteries ottomanes ouvrent le feu sur un pourtour de huit kilomètres. Malgré l'impétuosité du commandement, les soldats chrétiens font bonne contenance. Ils repoussent trois assauts, sans pouvoir compenser par leur vaillance ni l'absence d'ordre et de cohésion, ni l'entêtement ou l'inéptie de Dandolo. Les Turcs vont se ruer dans Nicosie dont les défenseurs, décimés et débordés, ne pourront échapper aux pires désastres.

Dandolo n'a pas attendu cette perspective immédiate pour s'inquiéter. Il s'est résigné à implorer ceux qu'il avait contrecarrés et s'adresse à Famagouste « où commandaient trois hommes de cœur : Baglione, Bragadino et Tiepolo ». (F.) La première difficulté était de leur faire parvenir un émissaire. Un seul, le capitaine Colombani (*alias* San Colombano) arrive jusqu'à la place, échappant aux supplices réservés à ses collègues. Les habitants de Famagouste sont fort émus : que la stupidité de Dandolo et de Rocas entraîne la perte de Nicosie, ce n'est plus qu'une question d'heures ; mais après ? l'effort des Turcs se portera sur Famagouste. Est-ce donc le moment de la dégarnir de soldats et de la sacrifier, quand elle est prête à donner à l'Europe chrétienne le temps d'intervenir ? Avant tout, il faut seconder sa résistance. Astorre néanmoins, en raison « des affronts que lui avait prodigués Dandolo », (F.) craint de voir son abstention mal interprétée ; il veut gagner Nicosie. Alors Bragadino et Tiepolo protestent : suivant eux, la présence du général ne sauvera pas cette ville et perdra Famagouste. Le débat s'agite devant l'infortuné Colombani, qui ne peut qu'approuver tacitement les raisons de Bragadino. Ses larmes prouvent qu'il ne parlera pas contre les ordres qu'on lui a donnés. Il s'éloigne en silence, désespéré et dédaignant toute précaution. Un essaim de cavaliers l'entoure ; Colombani tue cinq hommes et roule à terre percé de coups.

Sur ces entrefaites, Nicosie succombait (8 [*alias* 9] sept. 1570), au milieu d'atrocités inouïes. Après quoi, les petites villes ou places du littoral : Kerynia, Paphos, Salamis, etc., terrifiées par le sort de la capitale, tombaient sans coup férir aux mains des Turcs.

Ivre de sang et de convoitises, l'armée ottomane n'a plus qu'à se jeter sur Famagouste. Vainement, Pie V s'est multiplié pour obtenir une intervention des Princes chrétiens : l'Anglais est à la merci de l'hérésie, la France en proie aux dissensions, Maximilien II menacé dans ses frontières ; les Indes et le Maroc absorbent le Portugal. Ce ne sont, du reste, que jalousies et rivalités de préséance dans le commandement. Allons ! les Turcs ont la partie belle.

Un de leurs officiers, flanqué d'un trompette et de 200 cavaliers, s'avance jusqu'à Famagouste (16 sept. 1570) et s'arrête près de la porte de Limassol (dite du Sud). Il plante en terre une pique, sommée d'une tête humaine ; puis, le trompette sonne l'« invitation à la chamade ». L'officier, ayant ensuite lancé un de ses gants aux écailles d'acier, s'éloigne avec ses gens, sans proférer une parole. Tiepolo sort avec quelques soldats et reconnaît sur le fer de la pique la tête de Dandolo. « Voilà, dit-il simplement en la désignant, une moins grande perte que celle dont elle est l'indice. » C'est ainsi que le désastre de Nicosie fut connu à Famagouste, bloquée peu après par 80.000 hommes et 120 galères, sous Mustapha et Piali. Tout le long de la côte orientale de la place, les Turcs construisent une série de tours fortifiées et y installent de puissants canons. Tranquillement, ils attendent la belle saison et le retour de leur flotte. Ils auraient pu subir quelque déception.

Marco Quirini (dit Stenta), officier de l'escadre vénitienne d'observation (amiral Girolamo Zane), réussit à faire entrer dans la ville un renfort d'hommes et de munitions. Sa petite escadre avait forcé le blocus, causant de sérieux dommages à l'ennemi, dont les vaisseaux étaient alors en fort mauvais point. Mis en goût par ce succès, Quirini revient (13 janv. 1571) avec douze navires. Il coule bas deux galères, enlève à l'abordage un gros transport et ravitaille encore les assiégés.

Malheureusement, les amiraux Zane et Doria (ce dernier commandant la flotte d'Espagne) n'étaient pas doués d'une pareille énergie ; sans quoi, leur intervention eût modifié la face des choses. Mustapha pouvait, grâce à eux, être enfermé dans sa conquête comme dans une impasse. Au lieu de cela, les amiraux observent et exécutent des manœuvres contradictoires. Mare-Antoine Colonna, général de l'Église, Giustiniani et Romegas, du contingent de Malte, épuisent leurs instances contre le manque de résolution de Zane et les objections de Doria. Du reste, le sort accable Famagouste. Les forces de Colonna, en bonne partie anéanties par la tempête et l'incendie, en vue de Cettaro, sont achevées par les maladies et par l'audace des Turcs. Que Venise châtie son amiral indécis, ou que l'Espagne traite le sien avec déférence (car le dommage n'atteignait pas Philippe II aussi directement), au total, la Ligue organisée par Pie V, au prix de tant de peines, se désagrège. Mustapha investit Famagouste ; sa cavalerie empêche les défenseurs de fourrager hors des murs ou de se ravitailler. Ayant échoué dans deux tentatives d'assaut, le général turc demande de gros renforts à Constantinople.

Nous savons que « dès le début de la guerre, les forces régulières disponibles dans l'île avaient été presque entièrement partagées, ainsi que les approvisionnements, entre les deux seules places capables d'une longue résistance : Nikosia et Famagouste, et que le vigoureux autant qu'habile guerrier Baglione (Astor), après avoir vu repousser successivement tous ses avis par les impétiosités coalisées de Rocas et de Dandolo, avait obtenu à la fin d'être désigné pour le commandement des troupes régulières mises dans Famagouste, que l'on croyait devoir être assiégée la première. Le podestat ou gouvernement ordinaire de la place, Marc-Antoine Bragadino, et le grand-juge Lorenzo Tiepolo, commandeur de Malte, étaient de dignes compagnons de Baglione pour l'énergie, le talent et l'expérience. » (Farocho)

Astorre, ayant eu de trop pénibles raisons d'être édifié sur la situation, adressait, dès le 3 novembre 1570, au duc d'Urbin, une lettre datée de Famagouste, où il spécifiait l'interdiction opposée à son départ pour Nicosie. La suprématie du provéditeur l'avait obligé à en tenir compte. Il déplorait la pénurie de soldats dans la capitale ; à peine un millier d'Italiens et le reste Grecs, pour protéger 100.000 âmes. Le général s'étendait ensuite sur la mise en état des fortifications et sur l'urgence d'un envoi de renforts. Trois mois après, c'est au gouvernement pérousin que s'adresse Astorre pour lui communiquer les plans des fortifications de l'île (**25 fév. 1571**). Ses appréhensions se sont de plus en plus justifiées^{294/1}.

Mustapha, pour empêcher une diversion du côté de l'est, détache un corps d'élite de 3.000 hommes et ceux-ci trouvent à qui parler. Astorre les fait observer et les écrase par une irruption soudaine : « *à peine en put-il échapper un.* » L'ennemi renouvelle sa tentative sans plus de succès ; l'arrière-garde turque, poursuivie par Astorre, perd 500 hommes en vue du camp. Mais les appels au pillage, réitérés dans tout l'empire Ottoman, ont été entendus. 60.000 volontaires rejoignent Mustapha en cinq semaines et deviendront autant de pionniers pour boucher les vides causés par la maladie, le feu et la désertion. Du reste, le général turc ne compte pas miner que les fortifications ; il s'en prend au moral des chrétiens. Pendant tout le mois de mars (**1571**), des émissaires, racolés parmi les paysans hébétés, répandent par son ordre les pires nouvelles dans Famagouste : récits des atrocités commises à Nicosie, impossibilité d'être secourus, instances pour une soumission nécessaire afin d'éviter le massacre. Finalement, Mustapha députe (**6 avr. 1571**) à Bragadino deux illustres Cypriotes : le comte L. Podocatero et le baron J. Suzzomini, qui lui remettent ses conditions écrites.

Astorre, Tiepolo et l'évêque Ragazzoni étaient près de Bragadino, quand parurent ces deux malheureux réduits à l'état le plus lamentable. Ému jusqu'aux larmes, le provéditeur les embrasse et, dans son trouble, ne sait quels termes employer pour affirmer la résolution des chefs de ne pas rendre la ville. « *Pourquoi vous attendrir*, dit le comte Podocatero, *vous ne sauriez mieux répondre, ni pour Famagouste ni pour moi. Ce sera la fin de mes maux.* » « Ils vous tueront ! interrompt Astorre. *Gouverneur ! je requiers que nous gardions avec nous ces seigneurs ; le baron Suzzomini est un ingénieur de mérite et le comte...* » Podocatero reprend la parole. « *Je ne suis pas ingénieur*, dit-il, *l'âge et les souffrances m'ont trop brisé pour me permettre un rôle utile dans la lutte. Si je reste avec vous, le pacha fera égorger ma famille qui est en son pouvoir. Évêque, recevez ma confession et bénissez-moi.* » (F.) A peine le comte est-il absous, qu'il remercie et part, le sourire aux lèvres. Le lendemain, les Turcs lui tranchaient la tête en présence de sa femme et de ses enfants. Quant à Suzzomini, gardé de force, il allait rendre d'importants services.

*
* *

Bientôt l'horizon se couvre de voiles (**16 avr. 1571**) ; c'est la grande flotte ottomane commandée par Mouezzin-Sadi-Ali (dit Ali-pacha). D'autres renforts arrivent de Caramanie, sous Pertau-pacha, pendant que rallient les escadres turques de Rhodes, de Nègrepont, de Tripoli et d'Alger. Famagouste se débattrait contre 120.000 hommes^{295/1} et 250 vaisseaux de guerre servis par 80.000 marins. Elle est perdue. Pourtant, ses 8.500 défenseurs, dont les deux tiers, soldats improvisés, sont des laboureurs ou des pêcheurs, jurent de résister jusqu'à la dernière extrémité et vont tenir parole.

Les Turcs sont de terribles remueurs de terre ; leurs travaux d'approche, poussés activement, étreignent la place par un réseau serré de galeries, fortifiées par de nombreuses redoutes. Celles-ci permettent aux gros canons de fouetter les remparts et l'intérieur même de Famagouste. La place n'est que médiocrement pourvue d'artillerie pour la riposte ; alors que 40.000 pionniers ouvrent en même temps la tranchée, avec l'appui d'autant de soldats. Les travaux sont poussés, en dix jours, à moins de deux cents mètres des remparts. Sur ces entrefaites, 300 soldats grecs tentent une sortie, sans ordre, et sont à peu près anéantis ; l'événement permet à l'état-major chrétien de rappeler les hommes à la discipline.

Du 25 avril au 8 mai, les pièces turques ont foudroyé la ville, comme en témoignent de nombreuses ruines. Or, à diverses reprises, les boulets épargnent Astorre, et parfois dans de singulières circonstances. Logé dans le palais de la Reine, il était sorti quand ce point fut fortement atteint par les premières décharges. Peu après, un projectile s'enfonça dans une demi-lune du côté de l'arsenal ; Astorre a son bétet de commandement jeté à terre : lui-même, couvert de poussière, ne ressent aucun mal. En dernier lieu, le général, indisposé, s'était jeté sur son lit, quand un boulet, trouant la muraille, atteint le malade sans lui causer aucune lésion grave. (Brenzzone) Après cela, il semblait aux soldats que la Providence conservait leur chef pour la défense de la Foi.

^{294/1} Lettre d'Astorre aux Prieurs de Pérouse (citée par Bonazzi, t. II, p 236, note 1, et par Fabretti, etc.).
« *Aux très Magnifiques Seigneurs que je révère MM. les Prieurs de Pérouse. — Très Magnifiques Seigneurs, — J'envoie à Vos Seigneuries le dessin de Famagouste afin que vous puissiez vous rendre compte de l'imperfection de nos moyens de défense et le parti qui m'a paru préférable pour y pourvoir ; n'ayant disposé ni des moyens, ni du temps nécessaires pour établir des défenses réelles, je n'ai pu agir qu'avec une extrême difficulté. J'estimais qu'il était préférable de sortir et de gagner le territoire en combattant, ne trouvant pas de quoi me munir en ville. Si, telle qu'elle est, mon œuvre réussit en cette occasion au service de Dieu et à la satisfaction générale, que Vos Seigneuries soient assurées que ce n'est point par ambition personnelle que j'aurai agi, car mon unique désir est de faire honneur à ma Patrie. — Je me recommande aux bonnes grâces de Vos Seigneuries. Astorre Baglioni.* »

^{295/1} « *Une armée de quatre-vingt mille hommes campée dans la plaine spacieuse qui s'étend en arrière de Famagouste, une flotte devant laquelle toutes les marines de la Méditerranée réunies se seraient vues contraintes de battre en retraite, tel était le formidable état des forces mises en mouvement par le Grand Seigneur pour briser la résistance d'une poignée de soldats héroïques.* » (Jurien de la Gravière)

Cependant, les habitants des quartiers les plus exposés au feu s'entassaient sous d'épais hangars au ras de l'eau, dans le port ; Bragadino leur fournit des vivres, mis en consommation régulière. De leur côté, les Turcs piétinent et s'énervent ; leurs pachas délibèrent. Pertau insiste pour que tout l'effort soit porté contre les fortifications. Alors, pendant que les soixante-quatorze grosses pièces continuent de tonner, les Akindjis travaillent la nuit à pousser les galeries jusqu'à la contrescarpe. Ils y pratiquent de solides réduits, où se logent 2.000 tireurs volontaires dont l'adresse est stimulée par de hautes primes. Leur feu rend impossible le service des canons sur les remparts ; toute tête apparaissant dans une embrasure devient une véritable cible.

Enfin, l'ennemi réussit à combler le fossé en face d'une brèche (**22 mai 1571**) ; aussitôt 20.000 hommes, dont 4.000 janissaires, se massent dans la tranchée. Astorre prévient leur attaque et lance une fausse sortie de ce côté. Ses soldats sont ramenés, mais, à leur suite, 200 Cypriotes, dirigés par Maggio, sèment des milliers de grenades et de « feux explosifs » dans les approches turques. La colonne lancée aux trousses des chrétiens n'a pas plus tôt abordé le fossé que, de tous côtés, éclatent les explosions. 1.200 cadavres jonchent le sol, et Mustapha est contraint d'ordonner la retraite.

A vrai dire, le feu de l'artillerie assiégeante occupe trop les défenseurs pour leur permettre de penser aux travaux souterrains. Cependant Suzzomini, toujours aux aguets, découvre à temps six galeries, poussées à la fois sous les bastions, et fait sauter les plus avancés des pionniers. Ce contre-temps ralentit un peu l'attaque ; Astorre en profite pour diminuer la garde des remparts dont les hommes ne tiennent plus debout. Mais les assiégés doivent désormais subir les mesures extrêmes : par ordre de la place, 10.000 individus, considérés comme bouches inutiles, sont éloignés avec un jour de vivres. L'ennemi se borne à les piller. Cinq jours après, le bastion Nord sautait. Tiepolo n'avait pas envisagé le danger de ce côté, en raison de la digue ; l'eau devait, pensait-il, envahir les travaux de sape ; c'était compter sans l'ingénieur Hafiz-bey, l'inventeur de la galerie « étanche ». Le séraskier n'ayant pas manqué le spectacle de l'explosion, organise l'assaut. Pourtant, Astorre, Raganasco et Giovanni Quirini, échappés au danger, rassemblent tous les marins dont les barques viennent de couler sous les débris. « *Payez-vous là-dessus !* » disent-ils à ces pauvres gens en les lançant sur les Turcs. Et l'ennemi, vigoureusement ramené, subit de grosses pertes par le feu des bataillons de Sacile et de Bragadino, venus à la rescousse. A cinq reprises, Derwich-pacha et ses Anatoliens s'obstinent à graver la brèche ; ils sont écrasés par deux compagnies de Cypriotes armées de petites coulevrines qui lancent des « boîtes à balles » et de la mitraille.

Déjà, un fort retranchement remplace la tour écroulée et permet à l'artillerie réorganisée d'agir avec efficacité par des coups « d'embrasure ». En deux jours, elle démonte vingt-quatre grosses pièces turques, sur les trente-huit des trois batteries de brèche, placées au centre. On voit comment Suzzomini dressait ses pointeurs. Fortement engagée au nord et au centre, la défense néglige un peu la partie sud. L'ennemi s'en aperçoit... Une nuit, dans un épouvantable fracas, la porte de Limassol saute avec la demi-lune et le bastion attendant ; sous la violence de l'explosion, le terrain ondule et se fendille. 200 hommes de garde sont broyés et de nombreuses maisons croulent, éventrées. Astorre accourt ; abordant les agresseurs lancés en torrent furieux prêt à l'entraîner, il réclame du renfort à Bragadino, qui, en danger lui-même sous la poussée simultanée d'autres colonnes, ne peut rien envoyer. L'instant est critique, mais le désespoir exalte les cœurs. Les femmes prennent les armes et l'évêque Ragazzoni, tenant en main la croix de la cathédrale, va au feu avec ses prêtres, pour ramasser les blessés et absoudre les mourants. Après six heures d'efforts, l'assaut se brise dans une rageuse impuissance. Outré de colère, Mustapha insulte ses hommes et, plus que jamais obstiné à en finir, fait amener les canons des navires d'Ali-pacha ; on les pointe en surplus, aux endroits favorables. Aussitôt un déluge de feu broie l'enceinte : 500 boulets de gros calibre sont, en un jour, lancés par une seule des vingt-deux batteries de siège. L'ouragan change en décombres fumants la plus grande partie des murailles. Sur leurs débris, quelques compagnies établissent d'élémentaires épaulements. Parfois, les chrétiens sont anéantis au cours de leur travail ; d'autres s'offrent pour combler les vides. Puis Maggio et Suzzomini installent, sous l'amas des ruines, un quadruple fourneau de mine ; ce sera l'adieu des héros...

Une sorte de trêve se produit le 28 juin (**1571**) ; de part et d'autre on compte les pertes. Mustapha, prodigue de ses innombrables soldats, n'accuse pas moins de 24.000 tués ou disparus ; par contre, les vaisseaux lui ont amené 8.000 hommes de renfort. Famagouste, de son côté, a les deux tiers de ses défenseurs primitifs tués ou blessés. Le mestre-de-camp Frederico Baglioni (fils de Braccio II) est parmi les morts, ce qui affecte péniblement le capitaine-général. Comme tous les individus valides se sont enrôlés au cours du siège, le total de 6.000 combattants, plus ou moins improvisés, se maintient aux remparts. Deux bastions émergent des décombres déjà transformés en défenses d'une ville où vingt-deux maisons restent seules intactes, avec quatre églises...

L'énergie des chrétiens ne faiblit pas ; Astorre trouve, à l'occasion, des exhortations pour l'exalter. Au plus fort du siège, pendant que, sur la place, l'évêque Ragazzoni célèbre la messe, le général prend la parole au moment de l'élévation ; il conjure les fidèles pressés autour de l'autel de profiter de ces moments décisifs pour se réconcilier avec Dieu et pour oublier tout ressentiment personnel. « *Pour moi, ajoute-t-il, dont la vie entière s'est passée à batailler pour la Foi en Hongrie, en Allemagne, en Afrique, en Asie et aujourd'hui à Chypre, je supplie humblement mon Dieu de vouloir bien ajouter à ces marques de sa bienveillance le suprême honneur de sauver cette ville !* » (Tomitano) Puis, le premier, Astorre jure sur l'hostie de lutter sans défaillance : officiers et soldats l'imitent au milieu de l'émotion de tous. Les défenseurs étaient du reste

absolument dévoués au chef qu'ils savaient aussi ardent sous le feu que généreux à leur égard^{297/1}. Les Turcs eux-mêmes l'estimaient.

Le 30 juin (1571), nouvel assaut : les assiégeants se ruent sur quatre points à la fois. En queue de leurs colonnes, les contingents de réserve convergent du côté de la porte principale, celle de Limassol détruite par l'explosion. En avant marchent le séraskier et ses officiers qui voient, après deux heures de lutte acharnée, leurs gens gagner du terrain. Les bandes syriennes et albanaises envahissent les rues ; 4.000 janissaires bleus, grimpés sur les éboulis, vont s'élaner sur la première barricade intérieure. Astorre, suivi des plus dévoués soldats, prévient le choc ; il se jette sur les Turcs, dans un élan fou, dont le premier effet est de dégager le bastion. Faisant aussitôt sonner la retraite, le général laisse passer les quelques minutes nécessaires à ces soldats pour se garer, puis lui-même allume une mèche soufrée. Une immense clameur retentit, « *la terre se soulève, un nuage épais, opaque, obscurcit tout et retombe en pluie terreuse et sanglante* ». (Farochon) 3.000 Turcs environ viennent d'être broyés ; l'arrière-garde, tapie dans un coin du quartier Nisika, est anéantie par le bataillon corse (de 650 hommes) lancé par Astorre. Mustapha, écumant de rage, passe des injures aux atrocités, et fait enterrer vifs, à hauteur du cou, les chrétiens prisonniers ; il ordonne ensuite à ses troupes de s'aligner hors du camp, sur les bords du Pidias, et de défiler devant les cadavres d'une centaine de Corses atteints par l'explosion. Aux Turcs de saluer les chrétiens comme leurs maîtres ! Cette démonstration exaspère les pachas et les soldats ; plusieurs députations relancent le général enfermé dans sa tente et le conjurent d'ordonner un nouvel assaut. Le vieux matois comptait sur cette démarche. Il affecte l'indifférence, et quand on lui demande son jour et son heure : « *Demain à midi* », réplique-t-il.

C'était le 4 juillet. L'entrain des Turcs est si violent que les quatre points d'attaque sont escaladés à la fois. Heureusement, l'explosion précédente formait, du côté Sud, une défense naturelle ; deux compagnies s'y dévouent, sous Tiepolo et Bragadino. Entourés de leurs derniers soldats, ceux-ci réussissent à rejeter l'assaillant dans le fossé, après deux heures de corps à corps. « *L'impétueux Baglione s'élançait comme un lion sur toutes les brèches qu'il voyait envahies.* » (Rio) « *Sur la brèche que la canonnade avait le plus élargie, on voyait l'intrépide Baglione accomplir, avec une poignée de braves, des exploits qui tenaient véritablement du prodige. Il y eut un moment où tous les regards se fixèrent sur lui, ce fut quand on le vit se jeter comme un lion sur un Turc qui montrait par dérision un drapeau chrétien pris à Nicosie, le tuer de sa propre main et revenir couvert de sang, de sueur et de poussière avec ce trophée reconquis. Ce jour là, non seulement l'exaltation fut à son comble, mais elle fut partagée par les femmes et les jeunes filles qui venaient porter, et même quelquefois lancer, des pierres et des flèches* » (id.)^{298/1}. Brenzone conte que, tenant l'étendard pris à l'ennemi, Astorre l'aurait présenté au providiteur accouru à l'aide. Bragadino l'accepte, mais le rend au général en disant : « *C'est au combattant courageux et victorieux qu'appartiennent vraiment les trophées !* » Déjà, le représentant de la République avait été l'interprète de tous en disant à Astorre : « *Baglione ! vous êtes bien le défenseur de la Foi et le gonfaron de Saint-Mare.* » (Brenzone) Cependant, blessé à l'épaule et à la jambe, le général avait dû s'asseoir dans une encoignure de porte. On achevait de le panser quand éclatent de grands cris ; les Corses reculaient lentement, face à l'ennemi, pendant que, sur le terre-plein, la première ligne de derviches à cheval s'avancait en hurlant. « *La victoire ou la mort !* » (*Ya ghazi, ya shédid !*) A sa suite, piques baissées, fonçaient les trois colonnes de janissaires dirigées par Mustapha lui-même, à pied, avec les sept pachas de l'armée. « *Devant ce torrent tout pliait...* » (Farochon) Astorre fait le signe de la croix ; il s'arrache aux mains des chirurgiens, se précipite, chancelant encore, dans la mêlée, saute sur un derviche qu'il étrangle et désarçonne ; puis, enfourchant sa monture, galope au troisième bastion. Là, tous les hommes présents répondent à son appel, laissant aux seules femmes la garde du rempart, pour se précipiter sur le flanc de la colonne victorieuse, la couper dans un élan furieux et en sabrer les tronçons. Astorre a escaladé le sommet de la muraille et jette ce seul cri : « *Gare aux mines !* » Immédiatement les assaillants se terrent dans les fossés, s'éparpillent en cohue que chargent les chrétiens, assurés de n'avoir, en réalité, aucune mine sous les pieds.

Mustapha n'entend pourtant pas céder ; cramponné à l'angle d'une maison, il n'en est arraché qu'à grand-peine par ses Khodjas. Ainsi finit le septième assaut, qui fait monter à 35.000 hommes le compte des pertes turques.

*
* *

Pendant qu'une poignée de braves tient en échec les forces de l'empire ottoman, la ligue des États chrétiens se conclut de nouveau et se dispose à intervenir. A vrai dire, il n'y a plus d'illusions possibles pour Famagouste, dont la perte est imminente. Vainement ses défenseurs espèrent qu'on ne les sacrifiera pas ; que ne peuvent-ils activer l'envoi des secours ! A deux reprises, des barques tentent de forcer le blocus ; mais Ali-pacha les saisit et les refoule vers le port, après avoir fait crucifier les chrétiens sur leurs bancs. Malgré tout, Bragadino prétend laisser à Astorre ses pouvoirs de providiteur et tenter l'aventure ; mais l'évêque Fra Hieronimo Ragazzoni (un dominicain) réclame sa place. « *Il m'appartient, dit-il, de me dévouer pour mes brebis.* » Il part la nuit, réussit à passer, non en barque mais à pied, à travers le camp ennemi et parvient à Trikinio. Se jetant dans un bateau ponté, il gagne alors, au prix des plus grands dangers, Candie puis Venise.

^{297/1} L'attention d'Astorre pour le bien-être de ses hommes lui méritait le titre de « Père de soldats ». On l'avait vu se dépouiller d'une riche pelisse de velours et la jeter à un stradiot signalé pour sa bravoure. Ne disposant dans la crise présente d'aucune récompense, Astorre voulait que le simple soldat « *n'attendit pas* ». (Brenzone)

^{298/1} Suivant d'autres relations, Astorre aurait également pris un étendard turc.

Le voici au Sénat. En face des magistrats trônant dans leurs stalles, l'évêque lit d'une voix ferme les plaintes de Bragadino et ses reproches pour l'abandon de Chypre : Nicosie a de ce fait été vouée aux massacres, et Famagouste à une situation désespérée. Alors l'un des sénateurs, se faisant l'interprète de ses collègues scandalisés, réplique sèchement : « *Venise demande compte à ses enfants de leurs devoirs et non de leurs douleurs.* » Frappé au cœur, le prélat tombe à genoux ; il proteste que ce n'est pas pour lui qu'il se permet de parler, mais pour le peuple confié à sa sollicitude. Reprenant courage, il continue à lire les dernières volontés que Bragadino adresse aux siens, les conjurant de rester chrétiens fidèles et de se souvenir, avant tout, du salut de l'État. « *Nous le jurons sur la Croix !* » s'écrient les parents du provéditeur. Pareil incident dramatise un peu trop une scène embarrassante pour les sénateurs. Sous prétexte que leurs délibérations en sont entravées, ils font évacuer la salle aux intéressés. Mais alors une voix, celle de Ginevra Salviati, s'élève pour protester. La femme d'Astorre vient de quitter la salle ; malgré l'angoisse qui l'étreint, elle harangue la foule et les gens du port ; à la face de tous, elle dénonce la lâcheté du Sénat. Les magistrats s'en émeuvent ; dès le lendemain, le Conseil des Dix lui envoie une délégation pour la blâmer, mais ce défi est relevé. « *Vous savez, réplique Ginevra, que pendant vingt ans mon mari a fait l'impossible pour l'État. Abandonnez-vous vos défenseurs ? Dieu aussi vous abandonnera ; je serai la première, je vous le déclare, à en donner le signal. J'irai à Calvi ; ignorez-vous que sept cents Corses combattent dans Famagouste ?* » Les magistrats envisagent surtout l'antique rivalité de leur république avec celle de Gênes, dont la Corse est une province ; le lâchage ne fera pas bon effet de ce côté. Ginevra entre au Sénat, suivie de plus de quarante dames nobles ; une foule de femmes du port les accompagnent. La femme d'Astorre s'adresse aux sénateurs : « *Seigneurs, ceux qui meurent pour vous en Chypre vous ont envoyé le compte de leurs actes ; il vous le devaient. Mais nous, femmes, nous venons vous demander compte du sang de nos époux et de nos fils. Si nous avons mis ce sang à votre disposition, ce n'est pas pour qu'il soit inutilement versé : vous devez le consacrer au bien de l'État, ou bien il chargera vos mains et vos consciences !* » En même temps, Ginevra envoyait vendre ses bijoux et ses biens à Pérouse. L'un de ses oncles y levait même un corps de troupes avec lequel l'héroïque femme prétendait s'embarquer « *pour délivrer son mari ou mourir avec lui* ». (Farochon)

Le Sénat, assez perplexe, commence par lui interdire de mettre son projet à exécution, puis donne l'ordre d'organiser un corps d'arquebusiers, sous Onorato Scotto, pour gagner Famagouste avec deux galères et deux transports chargés d'hommes et de provisions. Le chef d'escadre Donati reçoit le commandement du convoi ; il va mouiller à la Canée. Mais là, quelle est sa stupéfaction en voyant le chevalier Marino Cavalli, provéditeur de l'île, mettre l'embargo sur ses vivres, sous prétexte d'approvisionner Candie en cas d'attaque. C'était vouer sciemment les défenseurs de Famagouste à l'hécatombe. Donati ne peut s'empêcher de communiquer ses impressions à son collègue, Quirini Stenta, lequel, édifié de longue date sur les procédés du gouvernement, met les choses au point : « *Comment, répond-il à son interlocuteur, votre expérience en est-elle après dix-huit ans de services pour la Seigneurie ? Vous croyez au devoir, à l'honneur, dans la bouche de ces gens-là ? Votre armement est arrêté, dites-vous ; c'est par ordre, croyez-le bien. Par ordre également, Cavalli vous dépouille !* » Et Quirini, outré lui-même par ses propres constatations, élève la voix : « *Combien, ajoute-t-il, tous ces ventrus qui occupent les dignités et nous commandent, sans bouger de leurs palazzi, auraient besoin d'apprendre que sans nous, soldats, hommes de peines et de misères, ils ne seraient rien !* »^{299/1} De son côté, Scotto, le colonel des arquebusiers, faisait remarquer à Donati que, si le chef d'escadre Quirini avait raison, il était néanmoins fort osé de le crier ; son arrestation pourrait bien s'ensuivre. Heureusement pour le brave marin l'ordre de rejoindre à Messine la flotte vénitienne l'éloigna sans retard. L'amiral Veniero, enfin prêt, va voguer vers Lépante.

Par ailleurs, les tentatives d'amis dévoués ne devaient être d'aucun secours à Astorre Baglioni. Ni Paolo Orsini, duc de Bracciano, ni Doria avec Vincenzo Vitelli (ces derniers revenus d'une expédition en Espagne), ne réussirent à le seconder. Veniero retint Onorato Scotto et Prospero Colonna, dont le concours était indispensable à la bataille prochaine. Tous les autres efforts vers Chypre se dépensèrent en pure perte. Pourtant, les soldats levés avec les fonds de Ginevra Salviati étaient pleins d'entrain ; presque tous originaires des fiefs des Baglioni, ils tenaient à secourir leur prince. Embarqués sous les ordres de Nicolo Danzetta, brave capitaine qui emmenait aussi ses gens, ils ne sont pas plus tôt débarqués à Candie que s'élèvent les difficultés « vénitienes ». Marino Cavalli prétend encore immobiliser le contingent pérousin, enjoignant cette fois d'attendre l'arrivée de don Juan d'Autriche avec ses escadres. Danzetta s'y refuse et réussit à s'embarquer avec une poignée de soldats d'élite. Mais la tempête les contraint de jeter à la mer provisions et munitions ; à grand-peine parviennent-ils en vue de Chypre, pour apprendre l'agonie de Famagouste et constater l'obligation de rebrousser chemin.

*
* *

« *Harcelés, tenus en éveil jour et nuit, réduits à une garnison de 800 Italiens, tous malades ou blessés, les héroïques chefs de la défense tinrent jusqu'à la dernière minute, espérant toujours voir arriver enfin le*

^{299/1} On rapprochera les réflexions suggérées aux officiers par l'attitude du Sénat, des critiques acerbes dirigées contre Malatesta IV Baglioni par un des plus qualifiés fonctionnaires vénitiens. Ce dernier s'en prend au capitaine-général de Florence de la capitulation de la Cité, alors que les circonstances l'y contraignaient d'autant plus, que Venise l'avait trahie (1530). Et quand Astorre Baglioni se dévoue pour garder Chypre à la République de Saint-Marc, celle-ci n'intervient même pas. Certes, on ne peut comparer le cas de Malatesta avec celui d'Astorre, en ce sens que le général de Florence n'avait à sacrifier ni la population, ni lui-même, pour une cause politique acceptée ou rejetée, suivant l'orientation des partis. A Chypre, la Foi était en cause ; Astorre la confessait et bataillait, sans compromission possible avec l'infidèle.

secours qui tardait depuis onze mois. » (Farochon) Maintenant, Astorre et quelques compagnons d'armes, Bragadino, Tiepolo, Martinengo, couchent tout habillés sur les remparts. On ne songe plus à se préserver du feu des Turcs. Dans ces affres terribles, trois assauts sont encore repoussés, pendant qu'à deux reprises sautent les travaux des pionniers ennemis. Quand, sur l'ordre du sultan Sélim II, le pacha fournit l'état des pertes, elles accusent 60.000 tués du côté des Turcs (30 juil. 1571). La place a subi vingt-six assauts de tous genres. « *Cette résistance surhumaine devait avoir un terme.* » (F.)

Le 1^{er} août, sur la demande des habitants, Bragadino tient conseil : il reste deux jours de vivres, sept barils de poudre et cent vingt gargousses. Six cents soldats survivent, aux six mille rassemblés à la fin de juin ; les bourgeois restent à deux cents. Et tous les hommes, malades, blessés, privés de sommeil depuis quatre jours, sont dans un tel état de faiblesse, qu'ils doivent s'aider entre eux pour charger leurs armes. Sur onze points, l'enceinte est écroulée ; elle est forcée sur six. Pourtant, Mustapha n'est maître que de l'enceinte extérieure ; après la ville, il lui faudra réduire la citadelle. Mais, faute de moyens de défense, le résultat n'est pas douteux pour les chrétiens. Les Turcs, moins bien renseignés, se rattrapent par les bravades ; leur chef promet le sac de Famagouste en organisant l'assaut « final ».

Avant le massacre, Bragadino convoque un dernier conseil de guerre. Faut-il céder ? Astorre est d'avis contraire. « *Ne traitons jamais avec cet ennemi, aurait-il dit en substance, défendons-nous, non seulement avec nos armes, mais avec nos mains et nos dents, jusqu'à la mort... Seigneur Bragadino, nous serons vainqueurs ou écrasés, mais au moins, dans ce dernier cas, aucune renommée n'égalera la nôtre. Vaincus, que nous importent nos épées et nos vies ? Notre âme aura le ciel, et notre honneur, la gloire !* » Brenzone fait longuement discourir le général sur ce thème. En somme, la capitulation était inévitable ; elle fut décidée. Fixé désormais par la démarche des chrétiens, Mustapha se garde d'émettre des objections et reçoit avec de grands éloges les délégués de Famagouste ; la capitulation est signée dans la soirée du 3 août (1571). Elle garantit vie, honneur et biens aux habitants ; les honneurs de la guerre seront rendus aux défenseurs survivants, qu'une division turque transportera, sous pavillon parlementaire, sur un point désigné de Candie. Dès l'aube (4 août), l'embarquement commence : « *Les chrétiens pouvaient se présenter la tête haute devant l'armée turque ; ils venaient de s'illustrer par une des plus belles défenses que l'Histoire ait enregistrées.* » (Farochon)

Le 5 août, Bragadino à cheval, accompagné d'Astorre, de Martinengo, de Tiepolo, et de quelques officiers, s'avance pour se présenter devant Mustapha. Le groupe, précédé des trompettes, arrivait à sa tente, quand Astorre, fixant Bragadino, murmura quelques paroles. Il a cru remarquer des mouvements insolites parmi les gardes ottomans et, pressentant la félonie, veut se frayer un passage ou tomber l'épée à la main. Puis, sa naturelle loyauté atténua ses soupçons.

Au pacha maintenant d'interroger Bragadino et de lui chercher querelle au sujet de l'embarquement, article accepté dans la convention. C'est là batelage de traître. Mustapha a déjà fait signe à un groupe en armes qui se jette sur les chrétiens. Astorre interpelle violemment le pacha (Brenzone) ; il est aussitôt garrotté, aussi bien que Martinengo et que Quirini. On les traîne hors de la tente. Tous les trois sont massacrés ; d'autres officiers ont également la tête tranchée. Comme représentant la République, Bragadino est réservé à d'atroces supplices, au milieu desquels il témoignera d'un courage surhumain. Les défenseurs de Famagouste faits prisonniers sont mis à la chaîne, jetés dans les cachots, ou tués. Enfin, les têtes d'Astorre et de Bragadino (peut-être aussi celles de quelques autres chefs) sont empaquetées dans des caisses garnies de sel et envoyées à Constantinople. Sélim examinera à loisir ces faces de héros qui terrifièrent ses soldats. Toutefois, le sultan a l'âme moins vile que son subordonné ; il ordonne que ces crânes ne soient pas jetés aux bêtes, mais qu'on les enterre dans un lieu approprié. « *Ainsi, remarque Brenzone, Dieu voulut que ces braves soient honorés dans la capitale même des infidèles.* » Désormais Chypre est turque ; Venise l'avait naguère ravie à ses rois chrétiens, le Croissant la paie de la même monnaie. Mais le sang des assiégés n'a point coulé en vain : autour de leur ville, le sultan a fait de telles pertes dans ses troupes d'élite, que ses réserves ne les combleront pas. Famagouste vient de préparer Lépante.

*

* *

Astorre laissait au moins un fils, Guido, auquel il avait adressé, pendant le siège, une lettre pleine de conseils attentifs. Son vœu était que ce fils, âgé alors de huit ans environ, se distinguât dans la carrière des armes ; le glorieux souvenir de ses devanciers devait primer dans son esprit les souffrances endurées par son père. Que Guido conserve avant tout la crainte de Dieu, le respect de sa mère et l'horreur du vice. Venise tint à honneur de continuer à Ginevra Salviati une partie de la solde de son mari et le jeune Guido, traité avec grande distinction par les sénateurs, fut, à plusieurs reprises, lorsqu'il parut parmi eux, appelé à prendre place « *à la droite du Prince* ». Son oncle Adriano Baglioni, parvenu au sommet de la hiérarchie militaire, obtint pour lui, de la République, un commandement de cent cheval-légers. Guido passe en Flandre dès que son âge lui permet de guerroyer. Il fait campagne contre les révoltés et, en digne fils d'Astorre, tombe sur le champ de bataille^{301/1}.

^{301/1} La descendance de Gentile (branche de Spello) ne devait pas survivre au petit-fils d'Astorre. Il n'est même pas certain que Guido, son fils, ait laissé un descendant ; les données à ce sujet sont rares et assez contradictoires. L'extinction de la branche devenait imminente par ce fait qu'Adriano, seul frère d'Astorre, n'eut qu'une fille, Giulia, mariée à Giovan-Paolo II Baglioni, des seigneurs de Bettona.

Le drame de Famagouste n'avait point été d'abord connu en Italie dans toute son horreur. Ginevra Salviati-Baglioni, comblée de témoignages d'intérêt par tout ce que Venise comptait de personnalités, avait espéré revoir son mari, suivant les termes de la capitulation. En Flandre, le duc d'Albe, aux prises avec la révolte, recevait même confirmation de nouvelles dans ce sens ; il en faisait part au comte Chiappino Vitelli, ajoutant aux éloges prodigués sur la conduite d'Astorre, que le sort de ce général l'intéressait autant que « s'il s'agissait de son propre fils ». Bref, soldats et officiers, citoyens et magistrats, rivalisaient d'attachement pour le héros de Chypre. Quand parvinrent les nouvelles des exécutions, la consternation fut absolue. Plusieurs villes décrétèrent des cérémonies ou services funèbres à la mémoire d'Astorre Baglioni... De longues processions se déroulèrent dans Pérouse ; Bergame se surpassa en démonstrations consacrées à son ancien gouverneur.

Nombreux sont les récits, études ou éloges, en prose et en vers, concernant les gestes du général. On les répandit dans toute la Péninsule ; ils passèrent même les monts, car Brantôme dut être mis au courant par quelque document de ce genre. L'écrivain français confond du reste Astorre avec Rodolfo Baglioni son cousin, ce qui est assez explicable. Attribuant à ce dernier, sous le prénom d'Astolfe, une bonne part de la victoire remportée par Marignan sur Strozzi (guerre de Sienne), il ajoute «... *je ne scay si c'est luy, ou son filz, ou son nepveu, qui fit si bien dans Nicotie en Cypre, assiégée par le grand Turc, de laquelle guerre j'espère en parler une fois.* » Plus loin, Brantôme rappelle cet « *Astolpho, ou Rodolpho Bailion, d'une brave et vaillante race, qui depuis fist si bien dans Famagoste en Cypre, et mourut martyr : j'en parle ailleurs... etc.* » Bonazzi, de son côté, se résoud à quelques concessions sur le même personnage : « *L'âme et la vie de toutes les expéditions pérousines étaient alors trois illustres guerriers : Adriano Baglioni, Astorre II Baglioni et Ascanio della Corgna. Tous les trois firent preuve d'une même qualité qui les montra toujours les plus résolus dans les conseils de guerre où, à maintes reprises, ils figurèrent avec Andrea Doria, Colonna, Gonzague, Tiepolo et Dandolo. Les heureuses conséquences entraînées par la mise en pratique de leurs avis, comme les déboires survenus dans le cas contraire, démontrent encore qu'en plus de leur vaillance ils étaient de véritables stratégestes. Ainsi, leur héroïsme n'était pas de la témérité. Tous les trois acquirent la plus grande réputation... [etc.], et tous les trois encore eurent cette commune destinée de mourir prématurément... Astorre II est, dans la famille Baglioni, une figure d'ange Gabriel... Loyal dans ses engagements, respectueux de l'autorité, déférent à l'égard des femmes, des vieillards et des malheureux, il témoignait pour les souffrances d'autrui une sensibilité féminine qui ne l'empêchait nullement d'être un héros devant l'ennemi, « **era un folgore di guerra** ». Sa candeur et sa modestie contrastent avec les procédés de sa famille et les mœurs de son époque. Il honorait la vertu et compatissait aux prisonniers ; quiconque usait de ruse ou de dissimulation était voué à une invincible répulsion de sa part... Ame délicate et poétique, au sein d'un monde corrompu, s'il était naturellement mélancolique ou véhément, suivant les situations, le premier de ces sentiments n'altérait en rien sa bonté, son affabilité, ou sa libéralité envers tous ceux qui l'approchaient ; le second n'était à craindre que pour les insolents ou pour quiconque manquait au devoir et à l'honneur... »*

En même temps que l'art de la guerre, Astorre^{302/1} avait cultivé avec succès les Lettres et les Sciences, surtout en tant que poésie et cosmographie ; ses œuvres classent en bonne place, parmi les écrivains d'Italie, celui dont le Tasse parle avec éloges et auquel écrit l'Arétin. Érudits et artistes étaient assurés de sa protection constante. C'est ainsi que le général se lia avec Roscetto, peintre et architecte réputé, qu'il aurait voulu emmener à Chypre ; heureusement pour l'artiste, son état de santé s'opposa à l'exécution de ce projet.

*
* *

Nous avons vu Adriano, le cadet d'Astorre, guerroyer avec lui en Hongrie et en Allemagne, puis soutenir, à ses côtés, la cause des Farnèse. Mais lorsque son aîné, à peine remis de la blessure reçue à La Mirandole, passe au service vénitien, Adriano accepte la solde du Roi de France dans la guerre de Sienne, et désormais les deux frères vont poursuivre leur carrière sur un théâtre différent. Sienne, pour défendre son indépendance, s'étant réclamée des Français contre les Impériaux, reçoit, nous le savons, Adriano avec le comte de Pitigliano qui en activent le soulèvement. Les Espagnols sont chassés (1552). Après l'intervention de Cosme de Médicis contre les Siennois, ceux-ci envoient Adriano à Monticelli. Dans cette modeste forteresse, sans défenses sérieuses, le capitaine, qui ne dispose que de trois compagnies, saura arrêter l'ennemi, ce qui donnera à la République un répit profitable.

Ayant passé la Chiana avec ses 4.000 Impériaux, Ascanio della Corgna s'est attaqué vainement aux murs croulants de Monticelli. Il tente un assaut de nuit, déjoué par Adriano qui inflige des pertes sérieuses à son adversaire ; Ascanio lui-même a la mâchoire fracassée par un projectile. La blessure ne fait qu'exciter

^{302/1} Le peintre véronais Orlando Flacco (*alias Fiacco*), élève de Francesco Torbido (dit « il Moro »), a exécuté le portrait d'Astorre de façon à mériter les éloges de Vasari, qui le qualifie de « *bellissimo* ». Le capitaine-général, alors gouverneur de Vérone (vers 1565), est représenté en armure, à mi-corps. De maladroitesses retouches ont détérioré cette toile, qui figure actuellement au Musée Civique de Vérone. Le même peintre avait également fait le portrait de Ginevra Salviati ; tableau perdu. Au début du XIX^e siècle (1812), Gaspare Landi, dans une des toiles qui décoraient le palais du comte Giuseppe Baglioni (Pérouse), montre Astorre au siège de Pesth plantant l'étendard chrétien sur la muraille de la ville. Adriano Baglioni, son frère, figure également dans cette composition, près d'Alessandro Vitelli : toile conservée au palais La Penna, chez M le chevalier Bertanzy. Récemment (1858), le peintre pérousin Franc. Moretti s'inspira d'une scène de la vie d'Astorre pour une composition primée et placée à l'Académie des Beaux-Arts de Pérouse « *Astorre Baglioni devant Mustapha qui le fait massacrer.* » Les gravures représentant Astorre, conservées dans diverses bibliothèques publiques (à la Bibliothèque Nationale de Paris entre autres), sont de facture médiocre pour la plupart.

davantage l'assaillant, qui redouble d'efforts avec une assurance justifiée par l'appui de don Garcia de Tolède. Malgré de véritables difficultés, en raison des pluies de mars, leurs canons sont hissés sur les points les mieux choisis. Mais les défenseurs bravent les boulets. Charles-Quint, informé de cette belle résistance, se souvient d'Adriano lors de la campagne d'Allemagne et ne dissimule pas de bienveillantes appréciations à son égard. Coup sur coup, deux assauts ont échoué, malgré le pitoyable état où les murs sont réduits par l'artillerie. Ce n'est qu'après vingt jours de siège qu'Adriano, à bout de munitions et de vivres, rend ces talus illustrés par une défense qu'admire don Garcia lui-même (**21 mars 1553**). Les soldats désarmés sont laissés en liberté ; Adriano, comme prisonnier de guerre, est conduit à Pienza avec ses officiers, y compris Annibale Ranieri son beau-frère, et son cousin, Grifone Baglioni, âgé de moins de quinze ans.

En témoignage d'admiration pour la conduite de son capitaine, le Conseil du peuple de Sienne lui concède officiellement le titre de citoyen, c'est-à-dire la « bourgeoisie » réservée aux personnages illustres (**4 août 1553**). La défense de Monticelli n'a pas échappé à Brantôme, qui la mentionne dans ses souvenirs : « *Il y a eu aussi le seigneur Adrian Baillon vaillant gentilhomme romain, fort sage, brave, et qui a commandé à des troupes italiennes en Toscane et y a fait très bien, même au siège de Monticello : aussi estoit-il de ceste race noble et brave de Baillons, d'où sont sortis force braves et vaillans personnages. C'estuy-ci fust fort aymé du Roy Henri III, et pour ses services et valeurs, fust fait gentilhomme de sa chambre. C'estoit le plus doux homme que jamais j'aye veu, pour estre si brave et vaillant : il estoit très bon François, et vint encor en nos guerres civiles servir le Roy Charles.* » Quelques seigneurs pérousins ayant, au cours de la campagne de Sienne, attaqué avec succès les Espagnols sur le territoire d'Orviété et pris le marquis de Torre-Maggiore, bon capitaine, ce fait permit de libérer Adriano, échangé contre le marquis. Ses compagnons d'armes reçurent congé en même temps et tous s'empressèrent de rallier la bannière fleurdelisée.

Encouragé par l'altitude des Siennois, Henri II, loin de rester inactif, a levé de nouveaux renforts et mis le comte de La Mirandole à la tête de ses troupes. Adriano reçoit sous ce général un important commandement. Sur ses entrefaites, le Pape chargeait son gonfalonier, le duc d'Urbin, d'obliger Pérouse à refuser passage aux Français. Justement, une forte bande de ces derniers tente de gagner Sienne, en pénétrant dans le Lucquois par la Garfagnana : elle aborde les gens de Cosme de Médicis commandés par Marcantonio Oddi. Mais l'avant-garde française, sous Adriano, balaie l'obstacle, s'empare des fourgons ennemis et ouvre la route jusqu'au territoire de Sienne. C'est au cours de ces événements que Rodolfo Baglioni succombait, près de Chiusi, dans les rangs impériaux. Les Français rayonnent maintenant autour de cette place et Leonide Malatesta, posté à Montepulciano, est chargé de les contenir. Il venait de razzier de nombreux bestiaux, quand la cavalerie d'Adriano tombe sur son convoi qu'elle disperse en prenant deux capitaines. Ce coup de main vaut à celui qui l'a combiné, le commandement de Chiusi. Adriano n'en a que plus de zèle pour envoyer Betto, l'un de ses capitaines pérousins, avec 1.200 hommes, sur Valliano, fief des Oddi, emporté sans difficulté. Évidemment, l'issue de la guerre ne pouvait être modifiée par des faits secondaires ; avec la capitulation de Sienne (**21 août 1563**) tombe toute résistance sur son territoire. Villes et châteaux subissent la loi du vainqueur, et Chiusi dit adieu à sa garnison française. Adriano s'est obstiné jusqu'au bout ; on le vit commander la compagnie, dite de Saint-Aubin, pour défendre Sarteano, « *lieu d'importance, ayant besoin d'un chef capable d'initiative* ». (Trucchi cité par Ciatti) Il doit finalement regagner Pérouse et en profite pour tenter de pourvoir à ses intérêts fort compromis.

*
* *

Deux causes principales avaient obéré le patrimoine des Baglioni : la lutte pour l'indépendance soutenue au premier rang par les seigneurs ; la scission entre ces derniers. Dans le premier cas, les Baglioni avaient été privés de leurs biens, sous Paul III, en même temps que disparaissaient les franchises communales ; dans le second, Gentile Baglioni, père d'Astorre et d'Adriano, payait de sa vie son opposition à sa famille. Par là même, son lot tombait sous le séquestre de ses parents. Mesures assez confuses, qui entraîneraient dans des explications peu intéressantes. Bref, la branche princière de Bettona, représentée par Rodolfo II Baglioni, bénéficiait, en dernier lieu, d'une amnistie méritée par les services rendus à la Papauté. Jules III récompensait le capitaine-général de sa conduite dans la guerre contre les Farnèse en lui restituant une bonne partie des fiefs de sa famille (1552). Il est vrai qu'en parent dévoué, Ascanio della Corgna avait activé ce règlement. Toutefois, les intérêts des fils de Gentile Baglioni restaient en suspens. Deux ans après, Rodolfo était tué à l'ennemi. Astorre et Adriano profitent naturellement de l'ouverture de sa succession pour faire valoir leurs droits. Leur démarche n'aboutit pas, car les hautes protections de Cosme de Médicis et du futur cardinal Vitellozzo Vitelli agissaient pour les jeunes fils de Rodolfo. Astorre et Adriano, comme fils d'une Vitelli, pouvaient pourtant escompter la bienveillance des mêmes personnages ; mais il avait suffi que leur cause parût moins intéressante pour la faire négliger. Les intérêts des fils de Rodolfo furent du reste en péril dès l'arrivée au pouvoir de Paul IV Caraffa ; les neveux du Pape ayant manifesté des prétentions qui aboutirent, pour les jeunes Baglioni, à la perte de Bettona, le cardinal Vitelli dut intervenir encore pour leur faire restituer ce fief.

Seulement, le cardinal Caraffa avait aussi englobé dans ses projets d'annexion le marquisat d'Ascanio della Corgna, les États des Colonna et des comtes de Bagno ; ces visées déplurent en haut lieu au duc d'Albe, vice-roi de Naples, à Cosme de Médicis et à leurs amis. Le premier s'attacha Ascanio della Corgna, occupé alors aux fortifications de Velletri. Excellent appoint pour la cause espagnole, ce condottier va tirer les marrons du feu et, plus tard, en supportera les inconvénients avec le cardinal son frère. En attendant, Paul IV, privé des talents de La Corgna, jette les yeux sur Adriano Baglioni, qu'il estimait beaucoup. Ciatti prétend qu'il lui fit entrevoir la restitution de ses biens pour le gagner ; quoi qu'il en soit, Adriano, ainsi que

ses gentilshommes, reçoit une forte solde. Adjoint au duc de Paliano, neveu du Pontife, il marcha sur Velletri avec diverses troupes, comprenant entre autres plusieurs compagnies de fanti commandées par ses cousins Grifone et Carlo Baglioni. Les Colonna, si souvent rebelles au Saint-Siège, s'étaient posés en champions de l'empire, pour résister dans le Napolitain aux entreprises des Caraffa, et, sous la direction du duc d'Albe, Ascanio della Corgna joua un rôle important dans cette campagne, désastreuse pour les Pontificaux, que la défaite de Saint-Quentin privait de leurs alliés français rappelés en hâte. L'armée espagnole réduisit Rome et le Pape aux partis extrêmes, si bien que Paul IV consentit à faire la paix avec le duc d'Albe^{305/1} (**14 sept. 1557**).

A ce moment, Adriano Baglioni, convaincu d'avoir loyalement servi les Caraffa, se permet de rappeler ses propres affaires. Mal lui en prend ; le cardinal Vitelli, protecteur de ses cousins, s'arrange de façon à conserver aux Caraffa les biens en question, puisque les fils de Rodolfo Baglioni n'en jouissent plus.

Adriano, déçu, met aussitôt son épée au service de la France ; ses cousins Grifone et Carlo Baglioni passent avec lui les Alpes et continuent de servir sous ses ordres. Henri III concède au capitaine une haute solde, et l'envoie près du duc de Guise. C'est dans l'armée de ce prince que les Baglioni prennent part à d'importantes opérations ; Adriano se distingue à la prise de Calais (**8 janv. 1558**) et de diverses forteresses, enfin à l'assaut de Thionville (**22 juin 1558**), au cours duquel Pierre Strozzi, son intime ami, est tué à ses côtés. Le roi, dans la « *monstre* » générale de son armée, à Pierrepont (**août 1558**), complimente Adriano et lui offre une gratification de 8.000 livres. Mais le coup de lance de Montgommery clôt brusquement le règne de Henri III ; vers la même époque, disparaissent Charles-Quint et Paul IV.

Cette fois, Adriano espère réussir à se faire restituer ses biens, tout au moins obtiendra-t-il une transaction avec ses cousins ? Les fils de Rodolfo n'ont contre lui, ou contre son frère, aucun motif de brouille ; bien au contraire. Il est évident que les descendants de Gentile ne peuvent indéfiniment supporter les conséquences de l'attitude paternelle ; la seule difficulté réside dans la répartition des fiefs, suivant des droits assez contradictoires.

Adriano comprend qu'il faut être sur place pour aboutir. Or, le cardinal de Guise, se rendant au conclave qui va s'ouvrir par suite du décès de Paul IV, exprime au capitaine le désir de l'avoir pour compagnon de route ; l'invite ne pouvait arriver plus à point. Adriano l'accepte, sans se douter que le cardinal, l'estimant d'une façon toute particulière, va le garder à sa portée dans le conclave même. Il en résulte, au dire de Ciatti, une curieuse conséquence pour le fils de Gentile. Grâce à ses anciennes relations avec le cardinal Farnèse, il devient l'intermédiaire indiqué entre ce prélat et le cardinal de Guise. Ces deux cardinaux étaient prépondérants. Adriano attira facilement de leur côté le cardinal Sforza, cousin de Farnèse, ainsi que les deux cardinaux Caraffa (avec lesquels il était resté en bons termes, malgré ses déceptions particulières) ; ces cinq prélats font l'élection (**1559**) et, dans le nouveau Pape, Giovan-Angelo de Médicis, nous reconnaissons l'ex-cardinal si bienveillant à l'égard des jeunes Baglioni, à leurs débuts, aux armées de Hongrie et d'Allemagne. Pie IV montra qu'il avait bonne mémoire ; comme obligé d'Adriano, dont les démarches avaient contribué à créer la majorité, il lui témoignera une gratitude inaltérable, jusqu'à se faire le « *panégyriste de ses mérites* ». (Ciatti)

Adriano peut se tranquilliser sur ses intérêts ; Pie IV s'en charge. Il répartit les fiefs entre Astorre et Adriano, qui reçoivent Spello, La Bastia et quelques autres biens de Gentile Baglioni^{306/1} ; d'autre part, Giovan-Paolo II et Rodolfo fils de Rodolfo II jouiront des autres états de leur Maison, y compris Bettona, après maintes difficultés (**1560**) aplanies par l'intervention de Cosme de Médicis. Désormais, le souvenir des discordes disparaît et l'accord définitif entre les Baglioni est scellé par le mariage de Giulia, fille d'Adriano, avec Giovan-Paolo II.

*
* *

Sur ces entrefaites, la guerre se rallumait en Hongrie, où Soliman II avait été appelé par Jean-Sigismond, qui s'intitulait Roi de Transylvanie, prétendant disputer la Hongrie à l'empereur Ferdinand Ier (**1564**). Le fils de ce dernier, Maximilien II, requiert, dès son avènement, le secours des princes chrétiens. Puisqu'il s'agit d'en découdre avec les Turcs, Adriano n'hésite pas ; il gagne, avec son cousin Carlo Baglioni, la cour de Maximilien, et celui-ci, avisé de leur arrivée, manifeste à plusieurs reprises, devant les princes de son entourage, la satisfaction qu'il en éprouve. Lui-même va au-devant des deux Baglioni, répétant « *qu'un des plus valeureux chevaliers d'Italie lui prête son concours* ». (F. Ciatti) Cette première impression se confirmera. Mais, dès le début, au conseil des seigneurs tenu pour désigner le chef des condottiers, chacun est dûment fixé sur l'opinion du souverain. Quelques princes ayant proposé le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, Maximilien demande à l'assistance si elle s'en remettrait à lui-même du choix à opérer : à l'unanimité, la réponse est favorable. L'Empereur désigne alors Adriano Baglioni, et ajoute « *qu'il préférerait combattre sous ses ordres que commander aux autres capitaines* ». (Ciatti) C'est dire le succès de la candidature d'Adriano, acclamée par tous les membres du conseil. Le général a, sous ses ordres, les

^{305/1} On vit alors Marcantonio Colonna, en tant que rebelle, et Ascanio della Corgna, exclus de cette convention ; déclarés contumaces, ils sont absolument sacrifiés. Et l'on s'étonne que les condottiers se soient parfois réservé une porte de sortie ; qu'ils aient joué serré avec les gouvernements qui les laissaient se compromettre pour eux. puis les abandonnaient !

^{306/1} La restitution des biens aux Baglioni est officiellement annoncée par un bref du cardinal d'Urbin à l'évêque de Nocera, vice-légat de Pérouse (1561), confirmé par un autre bref du cardinal Borromée. Le 13 mars 1561 a lieu la prise de possession. Ce n'était plus, en fait, qu'un vicariat exercé réellement au nom du Pape.

représentants de la meilleure noblesse : comme Alphonse d'Este, Aurelio Fregosi, capitaine des troupes toscanes de Cosme, le jeune duc de Guise, venu avec 400 chevaux français, etc. Tous sont pleins d'entrain.

Ce n'est certes pas en se conformant aux avis d'Adriano que l'armée perd, sous Raab (Hongrie ; en italien : Javarino) un temps précieux. De toutes ses forces, il s'était opposé à ce plan désastreux et poussait ses condottiers, puis l'archiduc Ferdinand, à presser l'action contre les Turcs. Un incendie, fortuit ou non, détruit alors Raab en grande partie ; de plus, de graves discussions s'élèvent entre soldats d'origines diverses de l'armée impériale. Allemands et Italiens, voisins de campement, se jalourent et se menacent. Mécontents de la tournure que prennent les choses, Adriano et le duc de Ferrare veulent intervenir et ne cèdent qu'aux instances de Ladislav Pernestein, baron de Bohême. Enfin, Soliman meurt sur ces entrefaites (1566), ce qui simplifie la situation. L'armée, si peu homogène, de Maximilien, se désagrège aussitôt ; toutefois l'empereur insiste pour conserver Adriano, lequel décline ses offres, s'estimant engagé à l'égard du Roi de France. Maximilien comprend l'objection ; loin de s'en formaliser, il honore Adriano d'une distinction particulière. On voit, en effet, le souverain enlever de son cou un beau collier d'or et le passer à celui du général.

Suivi de son fidèle cousin Carlo et de quelques seigneurs pérousins ses parents ou ses amis, Adriano passe en France et rejoint Charles IX. On se préoccupait fort, à la Cour, de la guerre contre les huguenots. Sans désespérer, Adriano entre en campagne, paraît à la bataille de Saint-Denis où il est blessé (1567), et continue à se mettre en évidence au cours des opérations, sous le duc d'Anjou (1568) Pie V avait naturellement pris à cœur d'appuyer la cause catholique, et les contingents qu'il dépêche au Roi de France sont répartis sous les ordres de Paolo Sforza, d'Adriano Baglioni, de Giulio Orsini et d'autres chefs italiens. C'est ainsi qu'à la reprise des hostilités, Adriano se jetait finalement dans Poitiers avec quelques renforts de cavalerie^{307/1} ; le duc de Guise commande la place (1569). Or, s'il faut en croire Ciatti et Fabretti, ce prince, écoutant l'avis du conseil de guerre, aurait déclaré la ville incapable de tenir contre les protestants de Coligny, quand Adriano, plus résolu, se serait offert pour résister jusqu'au bout avec ses compatriotes. Il y avait de quoi, en effet, entraîner le duc et l'assistance. Un fait indéniable est que, près de quarante des Italiens marquants se sont fait tuer pour la cause catholique, et parmi eux Cesare Baglioni, cousin d'Adriano. Les huguenots tentent sans succès plusieurs assauts contre Poitiers ; rebutés, ils se font, peu après, écraser à Moncontour par le duc d'Anjou, et Adriano prend part à cette sanglante journée. Pour récompenser sa conduite, Charles IX, auquel on le signale encore au siège de Saint-Jean-d'Angely comme devant la Rochelle, le nomme général au titre français et lui remet le collier de son Ordre. En plus, le Roi le gratifie d'un apanage en France et de plusieurs milliers d'écus que le bénéficiaire partage avec ses officiers^{307/2}. Sous l'impression des succès de cette campagne, Adriano apprend la reddition de Famagouste et l'exécution d'Astorre. Le vif chagrin qu'il en éprouve ne peut l'empêcher de remercier Dieu « *d'avoir illustré sa Maison par le martyre de son frère dont le sang venait d'être répandu pour la foi du Christ* ». (Ciatti) Il songe immédiatement à protéger son neveu Guido, auquel (nous l'avons vu) il fait concéder par Venise une belle condotta. Retourné à Pérouse, Adriano voit au règlement définitif de ses intérêts, puis va, peu après, se fixer à Rome avec sa famille.

Il n'y restera pas inactif : Guidobaldo d'Urbin le charge d'étouffer un soulèvement populaire (1572) qui est maté avec sévérité ; Grégoire XIII lui confie ensuite un important commandement, et par son ordre le général conduit des troupes dans l'État de Fano. En même temps qu'il inspecte les forteresses de cette région, Adriano prépare le nécessaire en vue d'hostilités imminentes dans l'État d'Urbin (1573). Chargé enfin par le Pape de continuer les fortifications d'Ancône, commencées par Ascanio della Corgna, il est nommé gouverneur de cette ville, puis sert avec distinction comme lieutenant général des armées pontificales pour le duc Giacomo Buoncompagni. C'est alors que, profitant de son influence et de ses relations avec l'ambassadeur de Venise, Adriano obtient de la République un commandement pour Giovan-Paolo II Baglioni, son gendre.

Les gestes du frère d'Astorre, en Hongrie, en Italie, en Autriche et en France, non moins que la courtoisie de ses procédés, lui avaient mérité l'estime de tous. Lors d'un grand tournoi donné à Rome, à l'occasion du carnaval, il était élu chef des arbitres et applaudissait aux passes d'armes des principaux gentilshommes quand, tout à coup, un éclat de lance brisée le frappe au front. Cet accident cause sa mort (1^{er} avr. 1574). La population entière unit ses regrets à ceux des princes et des seigneurs italiens, qui se pressèrent nombreux aux funérailles solennelles du général. Son tombeau existe encore à Rome, dans l'église de l'Ara Cœli, avec une inscription due à sa fille Giulia.

^{307/1} Dans ce contingent figure Fabrizio Signorelli, proche parent d'Adriano par son mariage avec Zenobia Baglioni, fille de Braccio et (dit Ciatti) de Costanza, sœur d'Astorre et d'Adriano.

^{307/2} Naguère gentilhomme de la chambre de Henri II, Adriano jouissait encore de cette charge sous François II et Charles IX.